

23

# Galaxies

SCIENCE-FICTION

supplément  
numérique

Christophe Tabard - Olivier Breuleux - Reto Steffen  
Tristan Piguet - Morgane Guilhem - Jérémie Moëne-Loccoz

# *Supplément numérique*

# **GALAXIES 93**

Les éditions numériques de la revue *Galaxies* contiennent des bonus, par rapport à l'édition imprimée. Pour ce numéro 93, le supplément se compose de deux nouvelles distinguées par une mention spéciale au prix Alain le Bussy 2025, et de quatre des nouvelles qui seront publiées dans le hors-série 2026/1 de *Galaxies* sur le thème du livre et des bibliothèques.

**II La Fin du Bal**

*Christophe Tabard*

**VII Tout le monde regarde Télé-Monde**

*Olivier Breuleux*

**Projet [*Hors-Série « Bibliothèques »*]**

**XVII Mots mémorisés, mots quittés**

*Reto Steffen*

**XXVI Pareil à la feuille morte**

*Tristan Piguet*

**XLIII Douze sections**

*Morgane Guilhem*

**LVI Sylla**

*Jérémie Moënné-Loccoz*

Les suppléments aux quatre derniers numéros sont librement disponibles sur le site <https://clubgalaxies.yolasite.com/>. Vous pouvez également nous demander, toujours gratuitement, de vous envoyer les autres suppléments à partir du n° 47, à condition d'avoir été abonné.e pour les numéros concernés.

**Supplément hors commerce réservé aux abonné.es : ne peut être vendu**

## La Fin du Bal

---

**Christophe Tabard**

*S'il est une chose que voudraient pouvoir faire les membres du jury du prix Alain le Bussy, surtout vers la fin du mois de mars, c'est sans doute arrêter le temps, quand les nouvelles arrivent par dizaines, et que le président veille, en attente de son lot quotidien de lectures et de notes. Oui, mais, arrêter le temps, quand on en parle comme cela, ça semble ne pas porter à conséquence, mais supposons qu'on y arrive vraiment. Supposons que des chercheurs réussissent cette gageure. C'est exactement sur cette supposition qu'est construite cette nouvelle. Prenez le temps de la lire !*

**J**E LEUR AI SIMPLEMENT DIT que vouloir arrêter le temps était criminel. Qu'il y aurait des conséquences. Que cela signerait certainement la fin, non seulement de l'humanité, mais aussi de la création tout entière. J'aurais peut-être dû me taire et me contenter de faire mon boulot. Ce pour quoi j'étais payée. Plutôt grassement, d'ailleurs, il faut le reconnaître. Pourtant, jamais je n'aurais imaginé qu'ils me condamneraient à quarante années d'exil dans une des chronogéôles qu'ils ont bâti sur Mars. Avec les militaires, il ne faut plus s'étonner de rien.

J'ai été naïve, je le reconnais. La comparaison est peut-être arrogante mais je comprends ce qu'a pu ressentir Einstein après l'explosion de la première bombe atomique et le sentiment de culpabilité qu'il a dû éprouver. La lettre Einstein-Szilárd qu'il regrettait amèrement d'avoir signé, point de départ de la course au nucléaire initiée par les Américains avec Hiroshima et Nagasaki en bouquet final.

Oui, je suis responsable. Mais je suis une chercheuse ! Peut-on me blâmer d'avoir accepté les moyens prodigieux mis à ma disposition afin de poursuivre mes recherches ? Des moyens illimités que seuls les militaires étaient capables de me fournir ?

Prétendre le contraire serait hypocrite.

C'était après la soutenance de ma thèse. Je me revois encore, entourée de mes parents, de mes amis et de certains professeurs. On m'avait attribué la mention très honorable avec félicitations du jury. J'étais sur un nuage. L'avenir s'annonçait radieux. Le sujet de ma thèse portait sur la possibilité d'arrêter le temps. Un sujet théorique qui aurait dû le rester – hypothèse que, justement, je développais – car vouloir stopper le temps qui passe équivalait à un arrêt de tout ce qui



existait. Pour illustrer mes propos, j'utilisais une analogie avec un principe cher à mes professeurs de mathématiques, tous âges confondus, qui veut que l'on ne peut pas diviser par zéro. Arrêter le temps équivaldrait à diviser par zéro, or, c'est impossible. Du moins, en théorie.

Je revois distinctement cet homme s'approcher de moi sous les lambris du salon d'honneur de la faculté de la Sorbonne, à Paris, et me prendre à part. Un homme d'âge mûr au regard vif. Ses yeux gris clair planté dans les miens, il me félicita pour l'obtention de mon doctorat et me proposa d'emblée de travailler pour ses services. Il se contenta de me donner une carte de visite et de me recommander de prendre le temps de réfléchir. Je n'eus pas le loisir de le questionner plus avant qu'il était déjà reparti. Si j'avais su qu'il était colonel dans l'armée de terre, je n'aurais peut-être pas donné suite et sa carte aurait atterri au fond d'une poubelle. Mais il s'était présenté en civil. Il n'y avait qu'un nom, Luc Belgrand, et un téléphone. Mais, surtout, il m'avait fait miroiter des moyens colossaux pour travailler dans de bonnes conditions. Je me répète, mais qui aurait dit non ?

Mon enfance a été baignée par deux avancées majeures qui ont changé radicalement la face du monde : le développement de l'Intelligence Artificielle et la maîtrise du temps. Non pas du temps climatique mais du temps qui passe. Tout a été rendu possible grâce à ces deux découvertes. Les problèmes qui paraissaient insurmontables par le passé, ces obstacles tels que le changement climatique, le traitement des déchets nucléaires ou bien la faim dans le monde, de même que les voyages spatiaux ou des remèdes contre le cancer ont trouvé leurs réponses grâce à ces deux sauts que nous avons effectué en tant qu'espèce.

Comment ?

En contrôlant le temps qui s'écoule.

Attention, tout cela s'est déroulé dans un cadre strict et le premier point a été de procéder dans un environnement artificiel et clos, géré par les IA. En reprenant les travaux de pionniers tels que les physiciens Hugh Everett, Fred Wolf et Russel Targ ou ceux du philosophe Henry Margenau et son concept de chronon comme unité de temps, les chercheurs de la deuxième moitié du XXIème siècle sont parvenus à créer des lieux où le temps s'écoule différemment. Il était devenu possible, par exemple, de se débarrasser des déchets radioactifs qui auraient dû mettre dix-mille ans ou un million d'années à perdre de leur dangerosité en l'espace de quelques minutes, ceci en les isolant dans des caissons au flux temporel plus rapide. De même qu'un patient souffrant d'une maladie incurable peut dorénavant être installé dans un

## IV

espace où les années s'écoulaient très lentement, de manière à lui trouver un remède sans que le facteur temps ne soit un obstacle. Une méthode beaucoup plus sûre, efficace et bon marché que la cryogénéisation. La même méthode est dorénavant employée pour les voyages astraux et permet ainsi à notre espèce d'essaimer, non seulement dans le système solaire, mais, aujourd'hui, beaucoup plus loin vers d'autres étoiles en emportant des hommes, des femmes et même des enfants aux confins de la galaxie.

Voilà mon quotidien. Voilà ce qui a bercé mon enfance et, bien évidemment, orienté mes études. Cette émulation commune était fascinante et très motivante pour appliquer ces découvertes à des problématiques concrètes.

Pourtant, je souhaitais voir plus loin que la simple maîtrise du temps. Mettre des poussins dans un caisson pour en faire sortir des poulets en dix minutes était une véritable révolution pour lutter contre les famines qui ravageaient notre planète, j'en conviens, mais qu'advierait-il si l'on pouvait arrêter le temps, littéralement ? Le mettre sur pause ? Avoir comme une sorte de commutateur permettant de figer toute action, se retrouver entre la seconde d'avant et celle d'après ? Se mouvoir au milieu d'un musée vivant ? La perspective m'effrayait et, en même temps, m'excitait.

Les scientifiques ne s'étaient jamais aventurés sur ce terrain. En imaginant que l'on puisse le faire, arrêter le temps cesserait aussitôt la diffusion de la lumière, les photons demeurant immobiles. Un être vivant ne pourrait plus respirer car l'oxygène ne circulerait plus et la température générale chuterait drastiquement. Bref, ce serait la mort. Donc personne n'avait songé à se lancer dans ce type de travaux.

Pourtant, je l'ai fait. J'ai téléphoné à Luc Belgrand qui m'a proposé de le rejoindre sur son lieu de travail. En arrivant sur place, j'ai cru que je m'étais trompé : il s'agissait d'une caserne militaire. C'était pourtant bien l'adresse indiquée. Je ne comprenais pas. Sur le point de repartir, Luc Belgrand se présenta à moi en tenue militaire et m'invita à pénétrer dans le bâtiment.

J'avais franchi le Rubicon.

Les locaux, en sous-sol, étaient splendides et le matériel de pointe. Les scientifiques travaillant ici semblaient réellement épanouis. Lorsque l'on sait la difficulté qu'il y a à obtenir trois éprouvettes dans n'importe quel laboratoire privé ou public, il n'a pas eu à beaucoup argumenter pour me convaincre.

J'étais aux anges. Entourée d'une équipe aguerrie et dévouée, je me donnais corps et âme à la mission qui m'avait été confiée : arrêter le temps. J'en avais longuement discuté avec le colonel Belgrand en

## V

insistant sur le potentiel danger qu'il y avait de sortir du champ de la théorie. Car qui pouvait prédire où tout cela pouvait nous mener ?

Malheureusement, mes craintes étaient bien fondées. L'étape décisive fut lorsque nous avons été capables de dépasser le stade de l'effondrement de la fonction d'onde des particules. Nous avons ouvert une porte qui aurait dû rester close pour toujours. À jouer à Dieu, on prend le risque de fâcher le Démon.

Après cinq années d'efforts, nous sommes parvenus à mettre le temps sur pause. Non pas le temps universel, celui de tous les jours, non. Nous l'avons fait dans un environnement artificiel afin de parer à tout incident. Dans des conditions de sécurité optimale. Tous les rapports indiquaient que le temps ne s'écoulait plus tandis que des robots, manipulés par des IA, déambulaient dans l'immense complexe hermétique créée à cet effet. Ils recueillaient une quantité considérable de données qui posaient toutes le même constat. Cet environnement était apocalyptique. Froid. Sombre. La Vie ne pouvait s'y épanouir. Un lieu de Mort et de désolation.

Belgrand était satisfait mais, selon lui, il ne s'agissait que d'une première étape. L'idée était de pouvoir stopper la marche du temps dans le monde réel. Pour schématiser, pouvoir simplement appuyer sur un bouton STOP et que tout se fige autour de soi afin de déambuler librement parmi la foule. Imaginez les conséquences : toute nation possédant cette capacité contrôlerait le monde. Il suffirait de mettre en pause pour éliminer tranquillement ses opposants politiques ou pour détruire une armée ennemie. Mais les abus seraient encore plus envisageables. Quid de la vie privée ? De l'intimité ? De la liberté ?

Je ne pouvais adhérer à une telle entreprise et décidais de démissionner et d'alerter les médias. Ce n'était pas la meilleure idée du siècle puisque je fus arrêtée pour haute-trahison, jugée à huis-clos par une cour martiale et condamnée à quarante ans de prison dans une chronogéole. J'étais envoyée sur Mars dans une de ces cellules où une année de détention correspond à un mois dans le monde normal. C'est à dire qu'au bout de ma peine, il ne se sera, en réalité, écoulé que quarante mois, soit trois ans et quatre mois, dans le monde réel. En sortant, je serai plus âgée que mes propres parents.

Voilà dix ans que je suis recluse. Je ne me plains pas, cela pourrait être pire. J'ai ma routine. Ma prison est une île artificielle. Une plage de sable blanc en fait le tour. Je peux gérer la chaleur de l'air et de l'eau. Je suis seule, aucun être vivant sur l'île ni dans la mer. Une cabane en bois où je dors. Ma nourriture est régulièrement assurée par parthénogenèse de plantes. Cela manque de diversité mais c'est nourrissant, suffisamment pour que je ne meure pas de faim. Une

## VI

source me fournit en eau claire. J'ai bien essayé de nager pour trouver d'autres terres et, peut-être, de la compagnie, mais, à chaque fois, j'arrive en vue de mon île. Comme si je faisais le tour du monde et revenais à mon point de départ. Quelle que soit la direction prise, c'est toujours le même schéma. De plus, la profondeur de l'eau n'excède pas le mètre cinquante. Suffisante pour se baigner.

Dans le ciel bleu, il y a un décompte du temps qu'il me reste à faire sur une sorte de gros cadran analogique. Ça m'a fait bizarre, au début, de voir cette énorme horloge suspendue dans les rares nuages qui paraissent au-dessus de ma tête. La nuit, il n'y a ni Lune, ni étoiles. Uniquement ce foutu décompte, en lumière tamisée, tel une vigie me rappelant sans cesse ma faute, me susurrant que je ne suis pas une bonne citoyenne, comme me l'a solennellement rappelé le président du tribunal à plusieurs reprises.

C'est étrange car, depuis ce matin, l'horloge s'est figée. Comme si, à l'extérieur, un malheur était arrivé et que le système s'était mis à dérailler. De nombreuses hypothèses se bousculent mais l'une d'entre elle a ma préférence. Et cela m'effraie véritablement. Et s'ils avaient arrêté la marche du temps, là, dehors ? Le colonel Belgrand était venu me voir avant mon départ pour la planète rouge et il me l'avait certifié. Les travaux se poursuivraient. J'avais ouvert la voie et ils ne s'arrêteraient pas en si bon chemin.

S'ils avaient continué et outrepassé toute prudence ? S'ils avaient déclenché la fin de tout ? J'en frémis et passe mon temps à regarder le décompte dans le ciel. J'en viens à prier qu'il ne reprenne jamais car qui sait ce qui m'attend dehors à l'issue de ma peine ?

J'ai peur. Pire que d'être dans l'ignorance, c'est surtout l'idée d'être une des dernières survivantes qui me ronge.

J'espère sincèrement me tromper car si j'ai raison, l'humanité n'existe plus.

Seul perdurera le néant.

Pour l'éternité.

© Christophe Tabard 2026



*Scénariste, nouvelliste et romancier, Christophe est né à Paris au siècle dernier. Il a débuté dans la BD avant de s'orienter vers l'écriture de nouvelles. Un premier roman en auto-édition puis un deuxième et, enfin, un polar, MIAM, édité chez Des Livres et du rêve, lauréat du Prix Dora Suarez 2023 catégorie Frisson et prix coup de cœur Cha'Polars 2024. Il est nomade et sillonne la France pour le présenter aux quatre coins du pays. Son nouvel opus « Dis à Maman que je t'aime » est sorti en Avril 2025.*

## VII

# Tout le monde regarde Télé-Monde

---

**Olivier Breuleux**

*Dans nos rues blindées de caméras de surveillance, dans nos écrans, nos téléphones, notre quotidien électronique, on a parfois l'impression que la vie privée se dilue et que les réseaux sociaux étalent devant chacun ce que chacun peut faire ou dire, penser ou être prétendu penser. Alors imaginez qu'on aille encore plus loin. Imaginez que l'air autour de nous bruisse de mini-drones munis de caméras et d'enregistreurs et que rien de ce que nous vivons ne puisse rester secret. Voilà un peu le décor de la nouvelle qui suit, quand il s'avère que « tout le monde regarde télé monde ».*

**C**LAIRE BORDA SALLY AVEC DÉLICATESSE. Elle remonta l'édredon rose bonbon jusqu'à chatouiller son cou, l'enveloppant dans un cocon de flanelle chaude. Puis elle posa ses lèvres sur son front.

« Bonne nuit ma chérie, » dit-elle en souriant.

Sourire, toujours sourire. Avec la bouche, avec les yeux, avec le corps, partout, tout le temps. Au cas où.

« Bonne nuit, maman » répondit Sally.

Claire se leva pour sortir de la petite chambre. « Je t'aime » dit-elle en fermant la lumière et la porte doucement derrière elle.

Sa sereine expression se fana un instant, lorsque son visage fit face à la porte et que personne ne pouvait la voir à moins de s'immiscer juste entre les rainures du bois et le bout de son nez.

*Il a ri de moi*, pensa-t-elle amèrement. Qu'est-ce qui lui avait pris ? Demander une augmentation ? *Idiote*, se dit-elle. On n'allait pas lui donner ça simplement parce qu'elle avait de la difficulté à joindre les deux bouts... et puis c'était bien sa faute, avec l'école privée de Sally, ses cours de piano... les dix mille crédits qu'elle avait prêtés au père de Sally qui avait tout perdu au jeu... il le niait, mais tout le monde pouvait le voir, c'était sur Télé-Monde.

Comme tout le reste.

Claire aurait voulu hurler, mais pas avec Sally derrière la porte, et surtout pas avec les mille yeux de Partout qui épiaient sa nuque et en diffusaient les images sur Télé-Monde, canal trois milliards six cent sept millions trois cent quatre-vingt-dix mille cinquante-huit. Allez voir, c'est gratuit.

## VIII

Qui la regardait ? Personne ? Quelqu'un ? Une douzaine ? Cent millions ? Personne ? *Tout le monde ?*

Ne pas y penser.

Elle inspira profondément et remit son masque de sérénité. Il n'était encore que vingt et une heures. Son appartement était vide et silencieux, mais qui sait si... non. Ne pas y penser. Avoir l'air normale, à tout prix. Elle décida de se faire une camomille et de lire un livre, ça la calmerait. Ça paraîtrait bien.

*Le meilleur des mondes.* Claire laissa ses yeux traîner sur la couverture. Si Partout n'était pas une machine, s'il avait eu des émotions et son opinion propre, il aurait pu interpréter cette lecture comme une sorte de rébellion passive-agressive. Pauvre rébellion : quelque minutes plus tard, elle était encore coincée à la première page, relisant sans cesse les trois mots en lettres majuscules qui y figuraient : « COMMUNAUTÉ, IDENTITÉ, STABILITÉ ».

Ces mots n'évoquaient rien, ils n'étaient que des lettres qui dansaient sur la page. En fait, elle n'arrivait pas à se concentrer sur autre chose que son échec. Demander une augmentation, quelle présomption. Elle en avait besoin, mais est-ce qu'elle en méritait une ? Ses idées ne devaient pas être assez bonnes. Elle parlait probablement trop mal. Elle devrait sourire plus.

Elle laissa tomber le livre encore ouvert et ses pages se froissèrent au contact avec le sol. Elle avait envie de pleurer, mais elle craignait qu'on la voie. Un petit insecte volait à travers la pièce, probablement une mouche à fruits qui cherchait un noyau de pêche ou un bout de citron égaré. Mais c'était peut-être aussi l'un des yeux de Partout.

Tout capter. Tout montrer. Là était le génie de Partout. Qui oserait commettre un crime, quand rien ne peut être caché ? Qui oserait faire des conneries, quand tout le monde peut voir ? Qui oserait mentir, quand la vérité est toute nue, toujours ?

*Qui oserait être malheureux ?*

Claire écrasa l'insecte et en regarda les restes dans le creux de la paume de sa main. Un petit grain noir écrapouti<sup>1</sup>. Ça aurait pu être n'importe quoi.

Elle avait résisté à la tentation suffisamment longtemps. Elle alluma son poste de divertissement et l'écran d'accueil de Télé-Monde apparut, une représentation colorée de la Terre tournant lentement sur son axe. À partir de là elle pouvait naviguer vers n'importe quelle région, n'importe quelle ville, elle pouvait aussi bien suivre des lions dans la savane que regarder son voisin se savonner les parties intimes

---

<sup>1</sup> Écrabouillé, pour les québécois. (NdE)

## IX

sous la douche.

Sur une fenêtre à droite de l'écran défilaient les sujets chauds – *Homme se fait bouffer par un ours – UN CULTE SE SUICIDE !!! – Elle mange du caca de chien.* Les conneries que les gens osaient faire parce que tout le monde pouvait voir. Claire les ignora et consulta ses favoris.

La chambre de Sally et sa classe au primaire.

Le pub bruyant où les jeunes hommes du bureau se sentaient plus à l'aise pour parler parce qu'ils s'imaginaient à tort que tout ce chahut brouillait leurs voix.

Un joli lac turquoise qu'elle avait trouvé quelque part à l'est du Grand Sud et qu'elle contemplait en écoutant de la musique lorsqu'elle voulait se vider l'esprit.

Le bureau. Désert à cette heure, mais Claire pouvait remonter l'horloge et revivre sa journée, comme si une fois ne suffisait pas. Les pièces sombres du bureau se teintèrent de la lumière du soleil découchant et s'animent du vent et va des gens qui couraient de reculons. Elle s'arrêta à huit heures deux, au moment où elle était arrivée légèrement en retard. Le cœur dans les talons, elle convenait que ça commençait mal.

Avance rapide.

9h17. Claire consulte ses emails personnels et clique sur une vidéo de chat.

Elle espéra que personne n'avait remarqué.

10h30. *Stand up meeting.* Pierre, le développeur, se plaint que le calcul des statistiques rende les serveurs trop lents. Claire demande s'il ne pourrait pas simplement les précalculer pendant la nuit. Pierre hésite, objecte que ce serait moins précis. Dans le dos de Claire, Monsieur Laberge roule des yeux.

On se moquait d'elle, de ses idées foireuses. Sa respiration se fit saccadée. Ne pas pleurer. Ne pas être pitoyable. Ne pas y penser. Peine perdue.

13h20. Claire envoie son analyse des ventes. Elle y a passé la semaine et est plutôt fière de la présentation. « Pas trop tôt », répond Monsieur Laberge. Sans plus.

15h11. La porte du bureau de Monsieur Laberge s'ouvre et l'image de Claire s'y faufile.

« M... monsieur L-Laberge ? »

Sa voix lui sembla presque inaudible à travers les écouteurs, un couinement trémulant et pathétique.

15h12. Monsieur Laberge prend son temps pour lever le nez de son écran, ses yeux s'arrêtent un moment sur ses seins, puis il la regarde avec un ennui déstabilisant.

— Claire ?

## X

— Je... c'est que... ça fait longtemps que je t-travaille ici, et...

— On n'a pas le budget, désolé.

Le patron reporte son attention sur son ordinateur. Insiste, Claire. Marlène lui avait dit que pour avoir ce que l'on voulait – ne serait-ce que ce que l'on méritait – il fallait insister. Se faire valoir.

« M-mais... »

Monsieur Laberge pouffe, méprisant. Une boule noire se forme dans la gorge de Claire et étouffe le reste de sa phrase.

« Écoute, ton salaire, c'est le temps que tu me sauves. Ce n'est pas tant que ça, surtout que j'avais demandé le rapport pour midi. Je suis déjà bien généreux de t'employer. »

Il porte sa tasse à ses lèvres puis la retourne pour montrer qu'elle est vide.

« Tiens, si tu veux te rendre utile, » dit-il en la lui tendant.

Elle prend la tasse par l'anse. Elle sait bien que c'est pour la punir, mais sur Télé-Monde on n'entend pas ses pensées, seulement le clic-clac de ses talons qui s'éloignent, le battement de son cœur, le léger renflement de sa respiration. Idiote ! Idiote ! Idiote !

Marlène va voir ça, se dit-elle, prise de panique. Elle aurait voulu effacer l'image, brûler pour toujours la partie de la mémoire de Partout qui la contenait. Mais elle ne le pouvait pas. Personne ne le pouvait. La mémoire de Partout était éternelle. La mémoire de Partout était indestructible. Marlène a probablement déjà vu, et elle doit se maudire d'avoir une amie aussi sottre.

Claire étouffa un sanglot, puis elle regarda autour d'elle comme prise sur le fait. Elle ne vit rien. Les yeux de Partout étaient invisibles. Si quelqu'un la regardait, on la trouvait sûrement pitoyable, cette pauvre nouille, seule dans un taudis qu'elle ne peut pas se payer, avec un enfant en plus.

Elle aurait pu appeler Marlène pour s'épancher, pour demander conseil, mais elle n'osait pas. Et puis, il se faisait tard. Mais elle avait besoin de l'entendre, alors ses doigts effleurèrent l'icône de la maison de Marlène.

21h47. Marlène est couchée sur le divan du salon, la tête sur les genoux de Damien. Le poste de divertissement est éteint. Le couple se complait dans le silence, elle regarde le plafond alors qu'il caresse ses longs cheveux roux.

Malgré elle, Claire sentit le goût âcre de la jalousie remonter dans sa gorge. Ils étaient si beaux...

— Claire ne m'a pas appelée... dit Marlène

— ... Euh... Ah ? » répond Damien.

Claire arrêta la vidéo sur l'image, le cœur battant.

Elle remarqua le regard de Damien sur l'image gelée. Il la fixait à

## XI

travers l'écran, à travers le moucheron qui le filmait. On pouvait presque l'entendre penser : *ne dis pas son nom, qui sait si elle nous regarde*. Claire se demanda si elle avait la même expression des fois, une inquiétude soudaine qui transperçait son masque. Était-ce si évident ?

Marlène n'avait pas de masque, elle. Elle faisait comme si Partout n'existait pas. C'était probablement le secret de son calme. Elle vivait comme nos ancêtres.

— *J'espère qu'elle a eu son augmentation, dit Marlène.*

— *... Moi aussi.*

— *Elle se fait exploiter, la pauvre.*

— *... Oui.*

— *On pourrait l'aider, non ?*

— *... Euh.*

— *Je dis pas de l'argent... enfin... peut-être... mais...*

— *...*

— *Il y a un poste ouvert à ton job non ?*

*Les yeux de Damien s'activent, pointant à gauche, à droite...*

— *Oh, arrête, personne ne nous regarde. Je...*

Claire ferma prestement l'onglet de Télé-Monde qui donnait sur le salon de Marlène, honteuse. *Pourquoi je l'espionne ? On n'espionne pas les amis*. Elle se mordit l'intérieur de la joue, assez fort pour que ça fasse mal. Elle aurait voulu entendre la suite, mais de toutes façons elle ne méritait pas qu'on l'aide. *Idiotie ! Envieuse ! Fouineuse !*

L'onglet Marlène ayant disparu, celui du bureau de Monsieur Laberge revint en plan principal, un café fumant sur le coin droit.

*15h27. Les lèvres de Monsieur Laberge bougent alors qu'il semble lire un document. Il le lit et le relit, en fait il l'apprend par cœur. Les couleurs sur son écran sont familières. Les mots aussi. Il jette un coup d'œil à sa montre, puis se lève.*

Il suffit d'un simple clic sur la pesante silhouette de son patron pour que Télé-Monde le suive. Claire savait bien que s'il venait à savoir qu'elle l'avait espionné, il la virerait. Ce n'était pas une règle, seulement le plus limpide des non-dits. Mais quelque chose la taraudait – ce n'était pas trop tôt – et c'était si facile...

\*

Gérard Laberge fila vers la salle de réunion et croisa Pierre qui venait en sens inverse.

— Pierre ! Ça progresse, notre problème de, c'était quoi déjà, de

## XII

statistiques ?

— Heu... oui... en fait je pense qu'on va faire comme Claire a dit tantôt, ça va être beaucoup plus simple.

— Ah bon ? Bien, très bien, dit Monsieur Laberge en continuant son chemin.

Il essaya brièvement de se rappeler ce qu'elle avait proposé. Pré-quelque-chose. Peu importe. Il arriva à la rencontre une minute après les autres. Il aimait bien arriver en dernier, ça le faisait se sentir important, surtout qu'il devait présenter son plan d'action pour le quatrième trimestre au président. Il était un tantinet énervé contre Claire, qui ne lui avait laissé que deux heures pour copier-coller ses figures et apprendre le texte. *Augmentation mon cul !*

Dieu merci il avait bonne mémoire. Il ne fit qu'une seule bourde majeure, quand il confondit l'Ouestonie avec le Nord-Boréal, mais qui diable pouvait faire la différence entre ces deux pays de blondasses ? Au final, l'état-major de la compagnie se déclara content et lui fit même de grands compliments. Quels beaux graphiques ! Quel vocabulaire ! Quelle analyse ! Quel plan ! Monsieur Laberge ne se fit pas prier pour prendre tout le crédit, ça lui revenait, après tout c'était bien lui qui avait demandé à Claire de faire ce rapport. Il prit la note mentale de bloquer son avant-midi du lendemain pour essayer de comprendre le machin. Il se serait bien passé de « quel vocabulaire ! » Ça voulait dire quoi, « transsectoriel » ?

Il était grand temps de rentrer. Monsieur Laberge commanda un taxi.

— C'est quoi ce truc sur votre tête ? demanda-t-il au chauffeur.

— Une farache, monsieur.

— Ça a l'air ridicule.

— Je suis ouestonien, monsieur.

Monsieur Laberge rit. Quelle religion idiote. Il pouvait bien se moquer, c'est lui qui payait. Il ne se demanda pas ce que l'on penserait si on le voyait agir de la sorte. Il ne faisait rien d'illégal : ce serait stupide. Et pour le reste, personne n'oserait l'espionner, *lui*.

Il rentra chez lui, espérant être accueilli par le doux fumet d'un bon souper. Ce ne fut pas le cas. Sa femme était encore affairée à couper les légumes et elle se confondit en excuses. La réunion avec le professeur de français de Lola avait été plus longue que prévue et... monsieur Laberge arrêta d'écouter, si c'était important il se repasserait la discussion sur Télé-Monde.

Après ce souper tardif, qui fut bâclé en plus d'être en retard, il se réfugia dans son bureau, prétextant sa grande charge de travail. C'était un mensonge. Il se connecta à Télé-Monde. Il avait quelques

## XIII

notifications, un nombre blanc dans une bulle rouge.

« Julien a finalement appris », dit l'un des messages. Ce cher Julien, le fils du vice-président, que sa petite amie trompait à tour de bras, mais qui était trop fier pour l'espionner sur Télé-Monde. Sauf que la puce qu'on lui avait mise à l'oreille l'avait finalement assez démangé... il était allé sur Télé-Monde et il avait vu... oh, qu'il avait vu. Son explosion de colère fut magnifique. Il en avait détruit son propre appartement – des dizaines de milliers de dollars d'antiquités et d'œuvres d'art démolies. Cela aurait été encore plus amusant si ladite traînée, qui était sur son chemin pour le visiter, n'avait pas été avertie de l'orage et n'avait pas sagement fait demi-tour.

Monsieur Laberge se divertit en visionnant des carambolages, des chutes, des accidents de rouleau compresseur, en haute définition et sous les angles les plus crus. Et puis, en direct, cet homme qui se faisait éventrer par un ours à des lieues de la civilisation, tout seul dans la forêt avec un prédateur (et les yeux de Partout.) À en juger par le torrent de commentaires, des millions de personnes devaient être à l'écoute. Pas si seul, finalement !

Puis il fit défiler des centaines de signets. *Julia*. La nièce de sa femme, un joli petit derrière. Il se positionna dans son appartement vers 7h30, le moment où elle prenait sa douche du matin, et baissa son pantalon. Mais elle se douchait très vite. Elle frottait chaque partie de son corps, vigoureusement, mais rapidement; elle gardait les bras stratégiquement positionnés devant ses seins; elle tournait sur place comme une toupie, il fallait faire arrêt sur image pour voir quoi que ce soit. *Foutue sainte-nitouche*, se dit-il avec mépris.

Il ferma la fenêtre et passa au prochain signet. *Claire*. Son analyste, vingt-neuf ans, plus trop jeune, mais assez regardable.

*7h42. Claire reste debout devant le jet d'eau, droite, et se nettoie minutieusement. Elle renifle ses aisselles deux ou trois fois. Le regard dans le vide, elle semble penser à autre chose.*

*C'est comme si elle voulait qu'on la regarde*, se dit monsieur Laberge en se touchant. *Salope*.

Cette affaire d'augmentation lui revint à l'esprit. En fait il s'y attendait, il avait espionné la conversation qu'elle avait eue avec sa meilleure amie. Un corps de rêve, celle-là—dommage que son mari insiste pour faire l'amour dans le noir le plus complet et sous plusieurs couches de draps. Ça ne devrait pas être légal. Il navigua vers le moment de la déconfiture de son employée avec l'aisance de l'habitué.

*15h40. Claire est dans son petit cubicule, occupée à pleurer.*

C'était rare qu'on l'y prenne. Monsieur Laberge sentit son excitation remonter. Puis il se demanda ce qu'elle faisait en ce moment

## XIV

et cliqua sur le bouton « en direct ».

\*

Claire regarda son patron, le pantalon baissé devant son écran, la regarder le regarder, pendant que quelques morceaux de bile remontaient de son estomac et chatouillaient son œsophage. Un instant interdit, l'homme s'esclaffa bruyamment. Puis il se retourna et fixa son regard dans la direction approximative par laquelle Claire le voyait.

— Ah, petite cochonne ! dit-il d'un ton triomphal.

Claire demeura paralysée, à cheval entre le dégoût et la honte qu'on l'ait prise en flagrant délit.

— Tu veux gagner plus d'argent, hein ? Hé bien tu peux travailler pour ! dit-il, index pointant vers le bas. Demain matin à mon bureau ? Ou tout de suite, si tu veux ! Oh, ne te préoccupe pas de ce que les gens vont penser. Je suis sûr qu'ils s'y attendent déjà. On pourrait leur donner un petit spectacle, hein ?

Silence radio. Claire essayait de chasser le chat dans sa gorge.

— Alors ? Réponds ! Je sais que tu m'entends ! Que tu me re-gaarde, ajouta-t-il en se...

— Je démissionne.

Claire fut surprise de s'entendre le dire. Les mots s'échappèrent en même temps que le chat, en catimini. Monsieur Laberge s'esclaffa – un rire cruel et sans joie – mais il n'eut pas l'occasion de répondre. Son ex-employée était dans un état second, celui d'une cocotte-minute dont le clapet a sauté.

— Sale porc ! l'invectiva-t-elle. C'est comme ça que tu passes tes soirées, à rien faire, la queue dans la main ? – Imbécile – Même pas foutu de faire la différence entre une théocratie et une république – C'est parce qu'ils sont tous blonds ? – Ta seule contribution au plan d'action a été d'effacer mon nom en dessous du titre – Sale tache – Tout le monde te déteste.

L'effacement de Monsieur Laberge, dont les sous-vêtements étaient encore à terre, dura de longues minutes. Il n'y avait pas la moindre interruption dans le flot de paroles où insérer une réplique quelconque, qui de toutes manières ne lui venait pas. Mais dès qu'il eut la présence d'esprit de se retourner vers l'écran, il jura et remonta frénétiquement son pantalon.

— Merde ! C'est pas vrai, merde ! Fils de pute ! MERDE !

Claire crut que la réponse lui était destinée et se surprit à rire

## XV

méchamment alors que monsieur Laberge éteignait toutes les lampes pour se réfugier dans la noirceur, le pas-de-couille.

— C'est ça, remonte tes petites culottes, cache ta honte, mais ça sert à rien ! Regarde, moi aussi, je peux rembobiner !

C'est en revenant à son écran que Claire découvrit la véritable raison de l'apoplexie de son patron, en huitième position dans le palmarès des sujets chauds.

*Un vieux pervers se fait humilié (META)*

Oh. Oh.

Claire resta interdite devant ce quinze minutes de gloire qu'elle n'avait jamais anticipé. Sa boîte de messagerie normalement tranquille fut inondée d'émojis de vomissements, de rires, de cœurs et de biceps, les grains de sel d'une marée d'inconnus qui menaçait de l'emporter. Qu'importe qu'ils soient de son côté. Sa tête se vida. Il n'y avait plus de Claire, plus de monsieur Laberge, plus de problèmes d'argent, même plus de Sally.

Il n'y avait que Télé-Monde.

Une soupe d'yeux. Un vide plein. Partout. Nulle part. Claire s'éclaircit la gorge avec difficulté.

« Arrêtez. Laissez-moi seule. S'il vous plaît... »

Difficile de savoir si elle avait été écoutée ou si la fuite du vieux pervers les avait désintéressés, mais les émojis battirent en retraite, laissant des bonshommes tristes et des cœurs verts dans leur sillage. Le sujet tomba en neuvième position, puis en dixième position, puis hors de vue, se précipitant dans l'obscurité aussi rapidement qu'il en était sorti.

Claire se retrouva seule, et à ce moment très précis, s'effondra en larmes.

Mais si quelqu'un avait continué de regarder, que ce soit par curiosité, par perversité, ou simplement par ennui, il aurait vu une ombre chétive entrer en plan, s'approcher doucement, et l'entourer de ses bras.

© Olivier Breuleux 2026



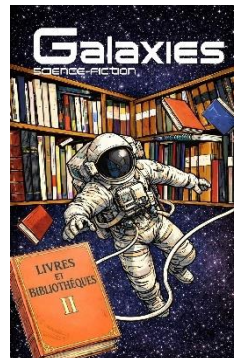
*Olivier Breuleux est programmeur de jour, et aussi de nuit. Il prend parfois une pause au crépuscule pour écrire des histoires.*

## Projet :

# Livres et Bibliothèques II

En juin 2025 paraissait aux éditions Arkuiris une anthologie, dirigée par Pierre Gévert, sous le titre *Livres et Bibliothèques, Demain et Ailleurs*. Disponible en librairie ou auprès de l'éditeur<sup>2</sup>, ce volume rassemble 17 nouvelles choisies parmi les 114 envoyées par leurs auteurs pour répondre à l'appel à textes.

Un tel choix est bien sûr toujours un peu subjectif, d'autant qu'il importait d'éviter des doublons en matière de sujet, de style, etc. Et donc, les nouvelles qui seront rassemblées dans le Hors-Série 2026/1 de la revue ne constituent nullement un second choix, mais des textes de qualité certaine et d'intérêt réel. Les suppléments numériques des *Galaxies* vont nous permettre, en attendant la publication, de vous en donner un avant-goût !



<sup>2</sup> <http://arkuiris.com/livre.php?id=51>

## XVII

# Mots mémorisés, mots quittés

---

**Reto Steffen**

*Quand un couple est choisi pour quitter une station orbitale et rejoindre une colonie lointaine, chaque gramme emporté devient un choix déchirant entre survie, mémoire et identité. Entre objets abandonnés, œuvres compressées et texte fondateur à préserver, ce départ vers Achlæ Prime prend la forme d'un arrachement intime autant que d'un pari sur l'avenir. Une nouvelle sensible et vertigineuse sur l'exil, la transmission et ce que l'on sauve de l'humanité quand il faut tout recommencer.*

**J**E REGARDE À NOUVEAU le message, ça ne sera pas la dernière fois.

*Votre couple a été sélectionné pour faire partie de la colonisation d'Achlæ Prime. Départ dans 22 heures et 52 minutes. Porte d'embarquement C. Le gouvernement vous met gracieusement à disposition 150 kg et 1 TB à bord du vaisseau «Renouveau Flamboyant». Vérifiez soigneusement la liste, en pièce jointe, des objets physiques et numériques que vous devez emporter obligatoirement. Ceux-ci comptent dans votre quota.*

*Bon voyage !*

*Le conseil gouvernemental, station orbitale « Orbe céleste »*

---

*PS « Chère Ime, tu le sais, tu auras une tâche de la plus haute importance sur Achlæ Prime. Le conseil a entière confiance en toi en tant que gardienne de la Déclaration universelle des droits humains et je te remercie chaleureusement pour ton engagement. » Yuri, gouverneur d'Orbe céleste.*

J'ai réussi à lire ce message sans éclater en sanglots. Je ne sais pas si ce que je ressens est causé par la peur de tout quitter ou par le désir d'une vie meilleure. Mes émotions fluctuent de l'un à l'autre, mon corps ne sait pas quoi faire, je transpire, j'ai la nausée, je ris sans raison. Une fois je le lis comme une condamnation à mort et la suivante comme une opportunité de vie. Il faut que je me ressaisisse, j'ai tant de choses à préparer.

Chaque gramme compte pour les voyages interstellaires ! Nous avons droit à 150 kilos. Ça inclut évidemment notre poids corporel et ce que le conseil a mis sur notre inventaire. Ensuite le surplus nous est facturé dix mille dollars par gramme. Une somme astronomique que nous ne pouvons

## XVIII

pas nous permettre de dépenser. Erik fait un régime depuis des mois en espérant cette place sur le « Renouveau flamboyant ». Maintenant que nous l'avons, il ne nous reste même pas un jour pour nous préparer.

Je fais rapidement une liste, ça m'aide à me calmer.

- Erik : 82 kg.
- Ime : 69 kg.
- Affaires requises : 800 g

Total : 151,8 kg

Rien qu'avec ça, nous sommes déjà au-dessus du quota et je ne pense pas qu'Erik puisse perdre 1,8 kg d'ici demain. Je vais faire mon possible, mais mon poids n'a pas changé depuis des années, toujours 69 kg. Tous les souvenirs, grigris et bibelots accumulés pendant notre vie sur la station vont devoir rester ici.

Je ne me rends pas compte de ce que ça signifie de regarder le globe terrestre, qui est dans ma famille depuis des générations, pour la dernière fois. De ne plus garder de lui qu'une image mentale. Il a traversé et accompagné tant de vies dans ma famille. Et là, dès demain, je vais devoir le laisser. Il est trop lourd, il n'est que sentimental, sans utilité pour une nouvelle vie sur une nouvelle planète. Au moins, je peux le laisser aux parents d'Erik. Je vais devoir vendre la plupart de mes instruments, de mes outils, le conseil n'a mis que le strict minimum sur ma « liste requise ». Peut-être qu'avec l'argent de la vente nous pourrions nous payer quelques grammes de plus. Si toutefois je trouve un acheteur, ce qui est loin d'être sûr. Je mets une annonce sur le net et je décide de rendre visite à mon seul collègue sur la station.

— Erik, je vais aller voir Simon. Ensuite il faut que j'aille regarder la Déclaration. Je te laisse t'occuper du numérique, fais de ton mieux...

— Je suis en train de finir l'inventaire, je t'enverrai ma proposition par message. Salue bien Simon de ma part !

\*

Je lève la tête de ma console pour regarder Ime rassembler ses instruments, le visage hanté. Avant l'annonce, je ne pensais pas à tous les avoirs numériques que nous avons accumulés. Ime ne s'en est pas encore rendu compte, mais nous allons devoir laisser quasi tout ce que nous avons. Je vois la peine qu'elle a à devoir vendre ses outils, ça va lui briser le cœur de savoir que la plupart de nos vidéos, photos et livres vont rester ici.

Un stockage traditionnel n'est pas possible pour le voyage interstellaire de longue durée, les radiations et les flux de matière sombre traversés par le vaisseau corrompent irrémédiablement tous les supports physiques. La

## XIX

seule façon qu'on a trouvé d'emporter des données est celle d'un système actif qui sauvegarde, copie et vérifie les données constamment. Bien évidemment, cela coûte cher en poids et en énergie. Ce qui ici tient dans la paume de ma main sur une puce prend un million de fois plus de place et d'énergie sur un vaisseau.

La personne qui trouvera une meilleure solution pour transporter les données durant un voyage interstellaire deviendra du jour au lendemain un héros galactique. Mais il ne sert à rien de rêver, la console m'indique que l'inventaire est fini et il faut que je fasse des choix.

Avoirs numériques :

— Documents officiels et requis : 990 GB

— Photos : 100 000. Taille originale : 2TB. Réduction sans perte significative : 100 GB

— Vidéos 360 : 100 heures. Taille originale : 180TB. Réduction avec pertes minimales : 6TB

— Livres : 20 000 livres numériques, 10 GB non comprimés.

Total : 7.10TB

Nous avons droit à 1TB. C'est impossible ! Je reste paralysé devant la console. Le choix est trop dur, comment demander ça à quelqu'un ?

Je ne peux pas le laisser à lme, et si je ne choisis pas, tout sera effacé.

Je pourrais compresser les photos et les vidéos davantage et espérer qu'un algorithme fasse du bon travail et puisse extrapoler les détails. Sauf que cet algorithme, il faudrait que je le prenne avec, qu'il compte dans le quota. Le gouvernement ne va certainement pas utiliser son stockage officiel pour un algorithme si futile. Je lance quelques tests pour voir l'éventuel gain. J'aurais dû m'y prendre plus tôt...

Pour les livres, je sais bien qu'lme et moi sommes les seuls sur la station à y tenir. La fiction littéraire a définitivement laissé sa place aux expériences VR. J'ai déjà épluché le Net pour trouver la moins mauvaise solution et je suis tombé sur SpaceSaver, leur publicité promet :

« Toi, oui toi là ! Tu pars vers l'inconnu ? Ne pars pas avant d'avoir essayé SpaceSaver ! Grâce à SpaceSaver tes avoirs numériques seront comprimés un max. Un max de max ! Chaque livre ne te coûtera que quelques KB. Notre algorithme révolutionnaire de compression et de raccourcis littéraires te fera gagner des TB et du \$. Essaie maintenant au prix d'introduction de 100 \$ ! »

Je regarde l'exemple qu'ils donnent d'un classique français :

« En l'année 1872, la maison portant le numéro 7 de Saville-row, Burlington Gardens – maison dans laquelle Sheridan mourut en 1814 —, était habitée par Phileas Fogg, esq., l'un des membres les plus singuliers et les plus remarquables du Reform-Club de Londres, bien qu'il semblât prendre à tâche de ne rien faire qui pût attirer l'attention. »

## XX

devient après être passé par SpaceSaver :

« 1872, Phileas Fogg, l'un Des Membres Les Plus Singuliers Et Remarqués Du Reform-Club De Londres, bien Qu'il Essayait De Ne Pas Attirer L'attention. “

Un gain de 63 %, c'est excellent ! Les espaces entre les mots peuvent facilement être remis dans le texte. Ils sont vraiment inutiles et une relique d'un autre temps. Je me demande ce qu'Ime va en penser, elle qui a mémorisé chaque signe, chaque ligne, chaque trace, chaque tache sur la Déclaration. Quelle est la plus grande perte : laisser tout Jules Verne derrière soi ou le dénaturer, mais pouvoir le prendre avec ? Et si nos futurs enfants n'avaient accès qu'À La Littérature Comme Ça ? Ce que nous emportons va imprégner ce que deviendra la société d'Achlæ Prime. Comme des graines qui vont pousser sur un sol nouveau. Ce sont des réflexions trop philosophiques pour moi. Je n'ai pas le temps de me les poser. Peut-être que j'aurais pu mémoriser les photos et vidéos avec autant de détails pour que ma description les rende visibles pour Ime.

\*

J'ai tout laissé à Simon, les parchemins, les couleurs, les stylos, les plumes et tout le reste. Il m'a donné un prix dérisoire, mais je ne pense pas qu'un inconnu sur le net m'aurait donné plus. Et au moins, lui, il sait quoi en faire, il en connaît la vraie valeur. Nous avons débouché une bouteille en espérant que ce voyage soit un renouveau pour moi et pour notre métier. Ici nous sommes deux célébrités sans le sou. Des vestiges. Issus d'une longue, très longue lignée de sofer. La tradition millénaire voulait que nous fussions les seuls à avoir le droit d'écrire la Torah juive. Elle qui doit être écrite à la main à l'identique pour être divine. Peu à peu, notre métier s'est mué pour inclure d'autres textes : le Coran, la Bible, la Déclaration universelle des droits humains et pour ouvrir le métier à tous. Ces livres qui n'ont force de loi que s'ils ont été écrits par un sofer ou une soferet.

Pendant les dernières décennies, les ressources manquaient à tout le monde et les copies existantes étaient soigneusement conservées. Plus personne n'avait besoin de nos services, le travail s'est fait rare, les commandes occasionnelles.

L'exploration galactique pourrait bien changer cela. Il n'y aura aucune version physique de la DUDH à bord du vaisseau « Renouveau flamboyant ». La peur que les phénomènes qui corrompent le numérique puissent modifier le texte est trop grande. Je lève mon verre vide vers Simon dans la cuisine qui ouvre la deuxième bouteille, du rhum synthétique.

— Simon, tu verras. Si tout va bien, dans quelques années tu auras tout l'argent du gouvernement à ta disposition.

— Si je ne meurs pas de faim d'ici là.

— Ha ! Si quelqu'un risque de mourir de faim, c'est plutôt moi. Perdue

## XXI

sur Achlæ Prime ! Mais sérieusement, avec ce qui s'est passé sur Taplon-2 et leur DUDH corrompue. À mon avis, elle a plutôt été modifiée par leur empereur autoproclamé. Soit ! Le gouvernement n'aura pas d'autre choix que d'envoyer un sofer avec chaque expédition de colonisation. Et il faudra bien quelqu'un pour les former. Toi ! Santé !

Au moins je ne risque pas de mourir de soif aujourd'hui. Simon m'a versé un verre qui déborde. L'effet de l'alcool me fait déjà bien tourner la tête.

— Ce que tu racontes, on dirait un conte de fées... Et il vécut heureux et eut beaucoup d'apprentis. Ma vie de futur sofer richissime ne tient donc qu'à toi. Si quelque chose t'arrive ou si quelqu'un ose remettre en question la version de la Déclaration que t'as mémorisée, le conte de fées sera fichu avant même qu'il commence.

Il prend une gorgée trop grande et manque de peu de recracher son rhum. On éclate de rire. C'est vrai, la seule version de la DUDH qui fera foi et loi sur Achlæ Prime sera celle dans ma tête. Je vais devoir la mettre sur parchemin dès mon arrivée. Fidèle à la lettre près, aux points sur les i identiques, même la tache à l'article 6 devra y être. Car ses salissures et ratures font partie intégrante de sa nature. Seulement à l'identique absolue sera-t-elle inviolable. Je n'ai pas droit à l'erreur.

Il ne me reste que quelques heures pour m'imprégner une dernière fois de chaque lettre, de chaque signe, de chaque espace...

— Erik veillera sur moi sur Achlæ Prime. Et pour moi le voyage va passer vite. Une longue nuit de sommeil de 50 ans. Le rêve ! Je te laisse, je veux aller voir la Déclaration une dernière fois.

Je me lève en chancelant. Simon me tend le bras, un sourire triste aux lèvres.

— Je t'accompagne, ça sera comme à l'époque, apprentis de Claude, à se fatiguer les yeux et les neurones devant cette Déclaration. Une bouteille de rhum en plus.

Bras dessus dessous, nous marchons à travers la station orbitale. Voyant comme on titube, je ne pense pas que la deuxième bouteille ait été une bonne idée. Les larmes aux yeux, j'essaie de regarder partout. Chaque bibelot, chaque couloir, chaque image sur les murs prend un poids sentimental énorme. Dans quelques heures, je ne les reverrai plus jamais. Il faut que je m'en souvienne ! Au moins ce poids-là ne se traduit pas en grammes onéreux à propulser à travers les étoiles. Ma mémoire, aussi remplie qu'elle puisse l'être, ne pèse pas plus que si elle était vide. Du coup, je la remplis à foison. Un écureuil qui se prépare à l'hiver interstellaire.

Puis la porte s'ouvre sur la Déclaration illuminée, nous nous arrêtons net. Livres, bouteille et verres à la main, mais conscient d'être en présence de quelque chose de bien plus grand que nous.

Cent articles, les trente premiers datant du milieu du 20e siècle, les

## XXII

soixante-dix autres ajoutés l'un après l'autre à partir du 21<sup>e</sup> siècle pour encadrer l'agonie de la Terre et accompagner l'espèce humaine dans sa fuite dans le système solaire. C'est toujours l'Article premier qui me touche le plus.

*Tous les êtres humains naissent libres et égaux en dignité et en droits. Ils sont doués de raison et de conscience et doivent agir les uns envers les autres dans un esprit de fraternité.*

— Je me rappelle quand Claude nous a montrés pour la première fois la Déclaration physique. Je connaissais déjà le texte par cœur, mais ce moment est gravé dans mes souvenirs. Tu te souviens ? Simon ?

Simon se verse un nouveau verre et pose la bouteille à ses pieds avant de me répondre. Je m'assieds sur le banc en face de la Déclaration à côté de lui.

— Bien sûr ! On était dans sa cabine, installés à même le sol. On devait avoir, quoi ? Dix ans ?

— J'en avais neuf. Toi dix, oui.

— On rigolait comme deux gamins pendant un anniversaire, on était surexcités. J'étais si fier. Je ne savais pas que ça allait changer toute ma vie. Que Claude nous avait choisis pour devenir ses apprentis !

Je le regarde surpris, il n'est pas au courant.

— Euh, non... Tu ne savais pas ? Il ne voulait qu'un seul apprenti. Il nous avait réunis pour décider en voyant nos réactions. Et il n'a pas réussi et du coup il nous a pris les deux, mais ça n'avait jamais été son plan.

Simon sursaute et fait tomber la bouteille de rhum dont le contenu se met à couler sur la moquette. Je me précipite pour la remettre droit.

— Quoi ? Je... je ne sais pas quoi dire. Je n'en avais aucune idée. Rien que de penser qu'il pourrait n'avoir pris qu'un de nous, ça me fait froid dans le dos. D'imaginer une vie dans laquelle je n'aurais pas été à côté de toi, lme, à étudier ce texte... C'est inconcevable...

— Il me l'a raconté peu avant son décès. En nous voyant rigoler un moment et être bouche bée la seconde d'après devant la Déclaration, il a décidé de nous engager tous les deux comme apprentis.

Je lève mon verre vide en souvenir de notre maître. Cette Déclaration est une des siennes, indifférenciable des autres, mais j'en suis sûr.

Je me demande ce qu'il penserait du voyage que je vais entreprendre. Une migration à travers les étoiles, la Déclaration comme passagère dans mon cerveau. La porte s'ouvre derrière nous. C'est Erik.

— Je savais bien que je vous trouverais ici. J'ai amené à boire ! ... Ah, je vois que vous avez commencé sans moi.

— Erik, chéri, viens, viens boire avec nous. On se lovait dans les souvenirs.

Erik s'assied à côté de moi et passe son bras autour de mes épaules,

## XXIII

les larmes qui perlaient aux coins de mes yeux coulent maintenant le long de mes joues. Dans son geste, je sens qu'il est affligé d'avoir dû abandonner tellement de nos avoirs numériques. Les choix difficiles pour nos photos, vidéos et livres, je n'ose pas lui demander, mais je dois. Je lui verse un verre de rhum. Il pose la bouteille qu'il a amenée, c'est le whisky que j'adore. Demain ça sera émigrants à la gueule de bois. Les effets délétères de l'alcool lui ont été enlevés, mais le mal de tête va rester.

— Combien ?

— Toutes les vidéos... Du coup j'ai pu garder la plupart des photos, comprimées à l'extrême. J'ai codé un algorithme qui va les restaurer. J'ai réduit toute notre bibliothèque, probablement une hérésie pour vous, mais je ne pouvais pas imaginer laisser tout ça ici. Achlæ Prime aura besoin de littérature, nous aurons besoin d'histoires. Les originaux, je les ai mis en sécurité chez mes parents. Peut-être qu'un jour ils pourront nous les envoyer...

— Il faut absolument que j'aie les embrasser avant le voyage. Ils vont voir leur dernier enfant s'envoler sans possibilité de retour. Comment vont-ils ?

— Je leur ai dit qu'on passerait leur dire au revoir. Ils sont bien conscients qu'il n'y a pas de choix. Partir est la seule option même si nous devons le faire en laissant tout derrière nous.

\*

Nos données numériques ont été transmises au vaisseau et elles sont déjà dans le système, copiées, validées, recopiées constamment et à une vitesse inouïe. À l'abri de toute corruption. Erik m'a fait un montage des vidéos, le best of de nos vies jusqu'ici. Nous l'avons regardé avec ses parents. C'était un adieu douloureux, et aussi plein d'espérance. Je me sens rassurée de savoir que nos photos et vidéos originales sont en sécurité chez eux. Les préparations physiques effectuées, Erik s'est pesé ce matin et il a perdu deux kilos. Moi, rien, la balance me dit que j'ai même gagné quelques grammes, ça me paraît impossible. Faudra voir à la pesée officielle. De toute façon, nous sommes dans le quota.

Cent explorateurs attendent l'embarquement, la tristesse et l'espoir se lisent sur le visage de chacun dans des proportions différentes. Certains sont impatients de se mettre en route, d'autres semblent sur le point de vouloir changer d'avis. Ou peut-être que c'est qu'ils ont autant la gueule de bois que nous. Tous habillés de la combinaison à l'effigie du vaisseau « Renouveau Flamboyant ». Certains ont mis leurs plus beaux bijoux et chapeaux. Ils ont probablement choisi de les revêtir une dernière fois, pour marquer le moment. Pour devoir s'en séparer le plus tard possible. Avant le renouveau il y a la séparation.

## XXIV

Quelqu'un passe pour prendre nos affaires personnelles, les vérifier, les peser et les mettre dans la soute.

Finalement, l'embarquement commence, le gouverneur est là et nous salue. Il prend quelques secondes pour parler à chacun. Tout ça m'a l'air très émotionnel, mais j'en suis étrangement détachée. J'ai eu trop de sensations fortes ces dernières heures, j'en suis épuisée. Je vois des gens éclater en sanglots tout autour de moi. J'ai la nausée en regardant le premier entrer dans le vaisseau et disparaître dans les entrailles de cette bête métallique qui va nous emporter vers Achlæ Prime.

C'est mon tour.

Le gouverneur me dit quelque chose que j'écoute à peine, il a pleine confiance en moi.

Deux pas. J'ai l'impression que tout le monde me regarde.

Un pas. J'attends Erik. Il me prend la main.

Trois pas. La pesée et le scan médical. 69 kg et 200 grammes. Merde j'ai vraiment pris du poids, j'espère qu'Erik en a bien perdu. Je me sens coupable, trahie par mon corps. Erik a dû perdre deux kilos alors que moi j'ai laissé mon organisme en gagner. L'assistant me dit quelque chose que je n'écoute pas. Il fait une note sur sa console électronique.

Trois pas. C'est le tour d'Erik. 80 kilos exactement. Ouf ! Nous sommes à la limite du quota. Erik me prend la main, un regard incrédule. Il me demande quelque chose que je n'entends pas.

Quatre pas. La porte du vaisseau est immense. Plus que trois pas et une nouvelle vie commencera, une vie meilleure. Je ne peux pas m'empêcher de penser à une naissance symbolique.

Un pas. Que pour renaître, pour espérer à une vie meilleure il faille laisser tout ce qui faisait de nous ce que nous sommes. Pourquoi Erik me parle de bébé ?

Un pas. Je ne sais pas qui je suis sur ce seuil, ce deuil.

Le dernier pas. Une fin. Un début.

## XXV



*Reto Steffen est un écrivain et photographe suisse. Son travail mêle littérature et regard documentaire, explorant les territoires, la mémoire sociale et les tensions contemporaines. Auteur du polar *Mécanique du crime* (2022), avec lequel il a remporté le prix « Polar de la Rive », il fait partie du collectif suisse Polyphème. Nourrie par l'observation du réel et les questions d'inclusion et de migration, son écriture interroge les mécanismes invisibles qui façonnent nos sociétés — parfois en les déplaçant vers l'imaginaire.*

# Pareil à la feuille morte

Tristan Piguet

*Dans un monde où les livres numériques prolifèrent au point de falsifier le réel, un expert en authentification littéraire est chargé de retrouver un recueil disparu, né des cendres d'une guerre et d'une mémoire trafiquée. Sa quête le mène au croisement troublant de la littérature, de la politique et de la manipulation des récits. Entre enquête, vertige bibliophile et réflexion sur la vérité des textes, cette nouvelle fascinante interroge ce que deviennent les œuvres quand plus rien n'est fixe, pas même l'histoire.*

*J'ai toujours imaginé le paradis comme une grande bibliothèque.  
Octávio Oliveira Espuleda*

LE LIVRE TOURNE LENTEMENT sur lui-même, dévoilant ses paragraphes et ses phrases gracieuses. Le rendu de la projection est si parfait que j'ai le sentiment qu'une brise me caresse le visage à chaque page qui se dévoile. Je passe ma main au travers de l'ouvrage et contemple avec ravissement le ruissellement des mots qui s'écoulent sur ma peau et entre mes phalanges; je me grise du flux des phrases qui s'estompent dans l'air ambiant. Le musée est vide à cette heure et je l'ai pour moi seul, cette édition des *Ficciones*, unique et seule version certifiée conforme à l'originale. A la manière d'un chef d'orchestre, je fais défiler les nouvelles les unes après les autres et m'arrête sur la *Bibliothèque de Babel*.

J'en lis quelques passages. J'entrevois l'immense bibliothèque et ses salles hexagonales. Je parcours les couloirs sans fin emplis d'étagères chargées d'ouvrages au nombre identique de pages. Je me laisse happer par la magie mathématique et ésotérique de ces infinis, et me sens arriver à un point d'ivresse que seule l'abus de littérature peut provoquer.

Une fois l'effervescence passée, je commence à décortiquer la nouvelle, faisant appel à toute ma mémoire et ma connaissance de Borges - les styles de l'époque, les locutions et son jargon. Je connais bien son œuvre. Je guette avec minutie le moindre accroc qui puisse faire suspecter un biais algorithmique. Ce n'est que dans le dernier chapitre qu'une coquille me fait tiquer. Un changement de sens, un *fork* étymologique qui oriente soudain le récit vers une direction nouvelle. Le texte prend le chemin subtil d'un dévoilement de la kabbale, altère son sens profond,

## XXVII

entraîne subrepticement le lecteur dans un tourbillon conspirationniste. L'ouvrage est un *fake*.

Des pas résonnent sur le sol de marbre du hall et je sens une présence dans mon dos. Le directeur du musée possède une carrure hors norme pour un homme de lettres. Je l'entends grommeler de loin, de sa voix si traînante et irritante.

« Ah, ce cher professeur Hainard... je suis honoré de vous voir - encore une fois ! - en train de farfouiller dans mon musée... »

Je tourne lentement la tête et le toise, l'œil en coin. Je fais tout mon possible pour avoir l'air au moins affable. Il reprend :

« Alors, on admire *Les Fictions* ? » il émet une sorte de grognement satisfait. « Ça a été un travail de longue haleine de parvenir à réunir toutes les nouvelles authentiques de l'auteur... Je ne voudrais pas me lancer des fleurs mais... »

— C'est un bel ouvrage, *Metulescu*, l'interromps-je promptement sans lui laisser le temps de lancer son monologue. J'admire le travail - et votre acharnement aussi. Borges est un génie et son œuvre est magistrale. Hélas, je viens de parcourir l'une de ses nouvelles, et... c'est une falsification. Je suis désolé.

— Allons, allons, cher professeur, ça ne vous ressemble pas de vous livrer à des conclusions aussi hâtives. Les meilleurs spécialistes au monde ont certifié l'authenticité de cette relique. Même si, par un inimaginable hasard, vous deviez avoir raison - et que ce malheureux Borges était en train de se retourner dans sa tombe - cet ouvrage que vous avez devant vous est officiellement l'original. »

Le conservateur roumain glisse son abominable bras mou derrière mon dos et fait mine de m'accompagner vers la sortie.

« Ne vous laissez pas leurrer par une coquille ou une typo, mon cher Hainard, même les plus grands font parfois des erreurs... le musée fermera bientôt ses portes et je me haïrais de vous savoir en retard. Un homme tel que vous est certainement très demandé. »

Le sarcasme me glisse dessus et tandis que je quitte le musée je le vois m'observer, le dos légèrement voûté, les épaules creuses et les mains derrière le dos. J'ai un instant l'impression de contempler un vampire millénaire montant la garde devant son caveau familial. Une brève sonnerie me rappelle à la réalité et je jette un œil au message sur mon bracelet. *Pour une fois, je suis en effet en demande*, me dis-je. Car ce soir, j'ai rendez-vous avec un collectionneur.

\*

Le restaurant *latino* est grand et relativement feutré. On y sert des *ceviche* dans une marinade légèrement acidulée, accompagnés de tomates,

## XXVIII

d'oignons et de coriandre. Mon client est là. Un ibérique, nez cassé, peau mate et barbe naissante. Je m'assieds face à lui et commande un *pisco sour*.

« Merci d'avoir bien voulu vous déplacer jusqu'à *Hell's Kitchen*, señor Hainard. J'aime bien l'ambiance de ce quartier, très bigarré et cosmopolite. »

La musique oscille entre boléro, bossa nova et bachata. L'homme, lui, est sur la retenue et semble réservé. Je sens confusément que le *small talk* est pour lui une manière de gagner du temps afin de lui permettre de m'évaluer. Je décide d'entrer dans son jeu et de lui fournir quelques éléments personnels afin de gagner sa confiance.

« J'étais tout proche, aux archives municipales. J'y ai souvent des mandats de certification d'œuvres littéraires. Vous avez mentionné au téléphone être à la recherche d'un livre, c'est bien ça ?

— Pas n'importe quel livre. Un livre annulé. Un livre effacé.

— Je vois. Il a un nom, ce livre ?

— *Les feuilles mortes*. C'est un recueil datant de la guerre civile d'Amérique latine. Des poésies écrites par un poète du nom d'Octávio Oliveira Espuleda. »

Je fronce les sourcils. Au moment où il a prononcé le nom de l'auteur, sa voix s'est muée en chuchotement. J'enchaîne :

« Je ne le connais pas. Et vous voulez retrouver une version originale, en papier, c'est bien ça ? Est-ce qu'il en reste des traces ?

— La réponse est oui à vos deux questions, señor Hainard. Il existe quantité de versions digitales, mais toutes dévoyées et transformées par les algorithmes idéologiques. Chacune de ces versions divergentes est traduite en plus d'une centaine de langues avant d'être à nouveau réinterprétée et de subir un processus de renouvellement perpétuel, au point qu'il doit à l'heure actuelle y avoir plusieurs centaines de millions de versions post-originales du livre sur la toile, sans aucune possibilité de savoir laquelle est la véritable. »

Il se retire en arrière un instant tandis que le bras articulé du serveur robotisé nous dépose nonchalamment deux bouteilles de *Quilmes* sur la table.

La situation qu'il décrit est relativement commune. Depuis que tous les livres sont numérisés, ils sont devenus des objets anodins, téléchargeables, modifiables à l'envi et jetables. Les facsimilés numériques prolifèrent. Même les écrivains modernes se contentent de diriger des intelligences artificielles et de les instruire à assembler et faire fusionner des œuvres existantes - ne cherchant même plus à maquiller leurs plagats.

Nous nous servons et trinquons en silence un instant avant qu'il ne continue :

« En ce qui concerne *Les feuilles mortes*, on ignore au final à quoi ressemble la *prime version*, celle de l'auteur. Seul l'ouvrage en papier, celui de l'ère pré-digitalisation, contient la version originale. Pour le retrouver,

## XXIX

le seul indice que je puisse vous donner est cette page du livre... »

Il glisse avec précaution une enveloppe sur la table. Je sors une paire de gants fins blancs et les enfle avant de sortir délicatement la feuille de son écrin protecteur. Je prends mon temps, l'observe avec expertise. C'est un papier bouffant, non apprêté, léger et au grammage épais mais très absorbant. Je devine sa surface râpeuse. Je le hume et en observe la tranche, il est brut de machine, à forte teneur en fibre de bois. La page est découpée avec précision sur le côté, une ligne droite et parfaite, sans doute au cutter et à la règle. La feuille provient d'un *format poche*. Je sors une petite boîte de mon veston et en extrais un *matériomètre*, une fine tige au bout de laquelle se trouve un capteur infrarouge.

L'encre a pénétré profondément dans le papier. J'avise les caractères les plus gras et passe lentement dessus avec l'instrument. J'analyse la composition du *véhicule*, le mélange de résines dures cuites et de fluides qui lient les pigments entre eux et constituent le cœur de l'encre. L'affichage m'indique un composite d'huile de soja OGM et d'huile de lin, ce qui situe sa production probable sur le continent américain. Je suis surpris de découvrir également des traces d'un distillat pétrolier, dont je comprends qu'il est l'élément essentiel qui donne à l'encre son caractère particulièrement gras. Ce type de *véhicule* était fréquemment utilisé à l'époque où les huiles minérales étaient encore des sources d'énergies acceptables, mais ont totalement été interdites durant les années de la transition écologique.

Encapsulées dans le *véhicule*, des molécules d'origine organique font office de pigments et renforcent encore l'impression de noirceur absolue de l'encre. Ici encore, une méthode traditionnelle, tant les encres à colorants synthétiques ont pris le dessus à la fin du vingtième siècle.

Je décide ensuite de m'attarder sur la forme du texte. C'est une police assez classique à empattement de type *garalde* que je prends d'abord pour *Garamond* mais qui après réflexion s'avère avoir quelques différences minimales, les lettres étant notamment plus asymétriques et irrégulières dans l'axe et les jambages. J'opte pour *Jannon*, une police qui fut en son temps le choix typographique officiel de la royauté française. Je décèle une intention politique – presque moqueuse – dans ce choix, sans savoir quoi en faire pour l'instant.

La pagination est elle aussi classique, les numéros des pages vingt-trois et vingt-quatre apparaissant sobrement, de manière centrée, dans le pied-de-page. L'en-tête de la première page indique simplement le titre de l'ouvrage *Les feuilles mortes*. Je m'attaque finalement au texte. Une poésie en vers libres intitulée *Les puits de carbone brûlent ce soir* occupe les deux pages. Je la lis, lentement :

*Les puits de carbone brûlent ce soir,*

## XXX

*la fumée âcre me gratte la gorge,  
mes cordes vocales s'imprègnent d'ammoniac.  
Sous le goudron, la terre n'est qu'un désert,  
un sol de cadmium, de cuivre, de mercure,  
de plomb et de zinc.*

*Les puits de carbone brûlent ce soir,  
mes veines se tapissent d'agent orange.  
Les arbres sont des squelettes,  
les forêts sont des cimetières  
dévorés par l'exploitation minière,  
les défoliants et l'avidité des courtiers.*

*Les puits de carbone brûlent ce soir,  
les abeilles carbonisées  
volètent comme des cendres,  
les grillons strident et suffoquent  
dans le smog mortifère des pesticides;  
les lucioles agonisent, fades lumières alcalines.*

*Les puits de carbone brûlent ce soir,  
le brouillard fait de l'ombre aux marées noires,  
aux océans acides et aux mers élastiques;  
les peuples irradiés, agrégats d'enfants difformes  
se disputent les rivières asséchées,  
les sables de bitume, et les fleuves plastifiés.*

*Les puits de carbone brûlent ce soir,  
et dans les salons, l'avarice, la corruption,  
les écocidaire, proxénètes de nos terres,  
succombent aux lobbys et aux carnivores,  
arborant haut leurs blasons démocrates,  
pour masquer leurs politiques scélérates.*

*Les puits de carbone brûlent ce soir,  
et le briquet dans ma main est encore chaud.*

Je m'attarde sur le dernier vers et laisse résonner sa signification dans mon esprit. L'ibérienne attend que j'ai remis la lettre dans l'enveloppe avant d'enchaîner.

« J'ai hérité cette page de mon père, qui la tient lui-même de son père » dit-il, me toisant du regard. « Je ne connais pas très bien son parcours de vie mais je sais qu'il a migré aux Etats-Unis dans les années 2080, après la fin des Guerres latines. Il est important pour moi de retrouver le livre

## XXXI

original dont cette poésie est tirée.

— C'est un ouvrage au tirage confidentiel, imprimé en Amérique latine dans le milieu du vingt-et-unième siècle. Une maison d'édition indépendante, sans doute basée dans ce qui était à l'époque connu comme le Chili ou l'Argentine; qui ne lésine pas sur la qualité. Il y a une vision du monde derrière cet ouvrage, de la politique, du sang - une odeur de souffre. Ce qui est confirmé par la poésie elle-même.

— Vous pouvez savoir tout cela rien qu'en regardant cette page ?

— Et bien plus.

— Est-ce que vous acceptez ce mandat ? »

Le moment de vérité. Le moment que je préfère, celui où je fais mine de réfléchir, de peser le pour et le contre, où je fais semblant de consulter mon agenda. Ce que l'ibérique ignore toutefois, c'est que le livre, ça ne paie pas, et que j'ai des charges, comme tout le monde. Son offre tombe à point nommé.

— Ce sera cher. Et il y aura des frais.

Il acquiesce, et me laissant l'enveloppe se lève de table. « Vous savez comment me contacter » glisse-t-il en mettant son manteau. En arrière-fond, les paroles tronquées du *Poetinha* donnent à la scène un air de polar latin.

\*

J'ai rendez-vous avec Nina plus tard cette nuit-là. Un accord de convenance nous lie — nous sommes tous deux célibataires et heureux de le rester. Nina est journaliste et prend son métier très à cœur. J'adore discuter avec elle de littérature et d'écriture et ai hâte de pouvoir disséquer l'affaire en cours avec elle.

Je rumine mes pensées tout en me rendant à son logement à pied, essayant de fixer un cadre à mes réflexions. L'encre est inhabituelle; la police ne convient pas au style d'écriture; le format de la page ne correspond pas au genre. C'est comme si tout avait été fait pour que ce livre soit iconoclaste et en rupture avec son époque. Et contrairement à ce que pense l'ibérique, il n'est absolument pas certain qu'il existe encore *en dur*.

Je trouve Nina chez elle, en peignoir, les cheveux encore humides, en train d'écrire - ou plutôt d'agresser son clavier - et visiblement je la déränge en plein élan créatif; aussi après un petit geste de salutations je me fais tout petit et vais m'installer dans le salon.

Confortablement assis, je déplie mon *Paper* afin d'en faire un écran aussi vaste, souple et maniable qu'un journal papier et navigue la toile. Les nouvelles affluent de tous côtés et je les lis distraitement.

## XXXII

...Pic de chaleur exceptionnel au Japon - fermeture temporaire des centrales nucléaires... Eau potable contaminée au Libéria - des manifestants réclamant la réintroduction de bouteilles en plastique réprimés violemment... Ceinture tropicale décimée - la Junte annonce un impôt exceptionnel pour financer le plan de verdissement... Organes génétiquement modifiés défectueux - rappel massif des produits Body genetics, les patients en colère... Grippe porcine en Asie - premiers succès des vaccins auto répliquants... Taxes sur la viande en Australasie - plusieurs assassinats politiques revendiqués par un groupement terroriste... Construction du mur circum européen - disparition du lanceur d'alerte ayant dénoncé l'attribution des contrats...

Je me masse le front - rien de bien nouveau. Je tape 'feuilles mortes' et 'Octávio Oliveira Espuleda' dans mon moteur de recherche. Les trois premiers résultats sont des pages, toutes soi-disant 'officielles' d'Encyclomedia. Je les lis les unes après les autres, vigilant par habitude à tenter de décortiquer le vrai du faux.

### » 1er lien Encyclomedia

*Octávio Oliveira Espuleda, mieux connu sous son nom terroriste de Tio León, est né en Espagne à Cadix en 2030. Cadet d'une famille de vigneron-encaveurs, il suit des études de littérature à l'université de Saragosse où il rejoint notamment les mouvements anarcho-écologistes. Après une longue période de non-emploi où il s'essaie à la politique au sein du mouvement Verd.e.s, il part pour l'Amérique latine alors en pleine guerre civile. Il s'y fait connaître entre autres par son appartenance à des groupes terroristes tels que le Sillon, ou encore el Antigón. C'est du fond de la jungle qu'il rédige 'les feuilles mortes', un recueil de poésies anarchistes prônant la guerre contre la société capitaliste. Il mourra en 2080 à la suite d'une attaque de drone non revendiquée.*

### » 2eme lien Encyclomedia

*Octávio Oliveira Espuleda est un diplomate, poète et essayiste chilien, auteur des 'feuilles mortes' né à Valparaiso en 2028 et décédé à Ushuaia en 2080. Homme de lettres et de paix, il joue un rôle majeur d'entremetteur durant la guerre dite 'des puits de carbone' qui enflamme l'Amérique latine dans les années 2070. Très proche des mouvances éco-socialistes, il se distancie publiquement de ceux-ci lors de l'attentat contre la Casa Rosada qui abattit le gouvernement néo-libéral alors au pouvoir. Sa fille Isabel est écrivaine et vit à Buenos Aires.*

### » 3eme lien Encyclomedia

*Octávio Oliveira Espuleda est un pseudonyme utilisé par un collectif de chefs de guerre lors de l'insurrection des peuples d'Amérique latine contre les juntes militaires affiliées aux corporations et multinationales spoliant le continent. Le collectif est responsable de la mort de plusieurs milliers de personnes et des incendies massifs qui ont réduit l'Amazonie à une terre de cendres. 'Les feuilles*

## XXXIII

*mortes* est un recueil de textes cryptés, stéganographiques, utilisés durant la guerre pour faire passer des messages secrets aux différentes formations réparties sur le continent (voir à ce propos l'article sur Verlaine). Plusieurs chefs de guerre dont Amerigo Parel, Benedetto Gardez de Batista et Fiore Gutierrez devinrent par la suite membres du Directoire de la Junta d'America latina, l'organe politique fédérant les différentes nations d'Amérique Latine.

J'étais enfant durant les *guerras latinas* mais j'avais encore en tête les images terrifiantes des forêts tropicales brûlant à longueur de vue, des épais nuages sombres emplissant l'atmosphère, des restrictions drastiques et des prix faramineux de tous les dérivés provenant du bois (dont le papier, qui a finalement été interdit lorsque j'étais adolescent). On se référait à cet épisode dans les articles d'histoire comme la 'guerre des puits de carbone', mais les détails du conflit lui-même étaient mal connus, surtout en raison de la réécriture constante des livres d'histoire.

Délaissant le *Paper*, pratique pour la lecture mais pas forcément pour les recherches poussées, je décide de revêtir un casque VR et de fouiller la toile en mode tridimensionnel. Les rangées d'étagères virtuelles apparaissent tout autour de moi, occupant des hectares entiers, couvrant les murs et les plafonds, et je les fais glisser de part et d'autre le long de leurs rails numériques. Comme je m'y attendais, elles sont remplies de millions de *fakebooks*, falsifications littéraires émergeant des tréfonds du réseau.

Je parcours du regard toutes les œuvres - les itérations artificielles succèdent aux traductions verisimilaires et aux remodelages les plus atroces. Il est impossible de remonter à l'original, ni même de savoir s'il existe encore. À quoi bon brûler les livres pour effacer l'histoire, alors qu'il suffit de les multiplier et de les fausser. J'ai une pensée fugace pour Bradburry.

Je parcours les rangées d'étagères en accéléré, cherchant en vain une poésie intitulée *les puits de carbone...*, je ne trouve pas même de vers se rapprochant de près ou de loin du texte imprimé. Frustré, je commence à vider les étagères de leurs livres, et les jette en tas au centre de la pièce, formant un amoncellement immense d'ouvrages, déchirant certaines pages, en froissant d'autres.

Puis, brandissant une allumette de pixels, j'y boute le feu. Les flammes numériques se répandent rapidement, et bientôt la bibliothèque n'est plus qu'un brasier. Je patiente immobile, au centre de l'incendie, que quelque chose se passe.

Puis finalement, des pas résonnent sur le sol de fractales et font place à une voix rocailleuse.

« Un autodafé du plus bel effet, je dois en convenir, même si les livres que vous brûlez se sont déjà auto-répliqués; mais soit, vous avez attiré

## XXXIV

mon attention. Que voulez-vous ? »

L'avatar est celui d'un homme dans la trentaine, svelte, maigre. Des lunettes rondes sur le nez lui donnent un air intellectuel. Son corps nouveau trahit des tics nerveux. Les flammes accentuent les ombres de son visage creusé.

« Je cherche *Les feuilles mortes*. L'original. J'en possède une des pages papier. Je suis prêt à payer cher.

— Et si je vous achetais plutôt cette feuille de papier ? Disons, le double ce que votre mandant vous paie ?

— Je suppose que tout est négociable... Où se retrouve-t-on ? A qui ai-je l'honneur, par ailleurs ?

— Vous savez très bien qui je suis.

— J'imagine que je dois croire que vous êtes Octávio Oliveira Espuleda, c'est ça ?

— C'est ça. Je vous enverrai une adresse. »

Je retire mon casque - j'ai les yeux endoloris à cause des coloris vifs des flammes, j'ai le sentiment de sentir encore l'odeur visqueuse de l'encre qui se consume. Je chancelle jusqu'à la cuisine et attrape une bouteille de Rioja.

Nina se tient la nuque face à son écran, apparemment lasse. Je l'enlace et elle me rend mon attention par un geste affectueux de la tête, se levant dans le creux de mon bras...

« Tu as l'air fatiguée, et il est tard, je lui dis, délaissant mon étreinte. Que dirais-tu d'un petit verre de vin ? » elle acquiesce sans pour autant quitter son écran des yeux.

Je brûle de lui parler de mon affaire mais je connais Nina. Son travail l'engloutit et il lui faut exprimer ses émotions avant toute possible conversation. Je patiente donc un instant après avoir servi le verre et la laisse éclore.

« Ah ! Je hais vraiment ce foutu boulot ! dit-elle soudainement en soupirant.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Je peux peut-être aider avec quelque chose...

— C'est vraiment très aimable à toi, mais je me débrouille très bien toute seule, pas besoin *qu'un homme m'aide*. »

La remarque est un parfait mélange de sarcasme, d'acidité et d'orgueil - les vieux stéréotypes ont la peau dure. Elle est un paquet de nerfs et vu l'heure tardive, je sais qu'il faut que j'avance à tâtons, que je démontre un souci concerné et fasse preuve d'empathie; mais sans pour autant tomber dans la condescendance ou le paternalisme. Un vrai exercice d'équilibriste et je sens bien que j'avance sur le fil du rasoir. Nina a un tempérament tropical, moi je suis plutôt du genre à errer dans les paysages lunaires.

Je sens confusément le goût du *Pisco Sour* me revenir en bouche et le

sang me taper les tempes. Je lui ressers une lampée de vin, très lentement, et attends une réaction, qui ne tarde pas à venir :

« C'est quand même hallucinant ce qu'il faut faire pour publier un article ! » dit-elle en s'élançant avec vigueur de sa chaise. « Je dois tellement étayer mes textes de sources, de preuves, de témoignages, de certifications, que j'ai l'impression d'écrire des thèses à longueur de temps ! Tout ça pour qu'une fois paru, mon article soit malgré tout immédiatement copié, dévoyé, faussé, qu'il devienne une source *fake* pour servir les intérêts de dieu sait quel groupe !

— Je comprends... Mais c'est un mal nécessaire... sans ça, tes billets ne seraient rien d'autres que des papiers d'opinion, sans valeur...

— Peut-être, mais combien de lecteurs font l'effort de retourner à la source pour vérifier le contenu ? La majorité des articles sont partagés et altérés par les algorithmes parasites ou par des faiseurs d'opinion qui les modifient pour servir leurs propres intérêts. Et tout le monde s'en fiche ! Je regrette vraiment l'époque du papier. Une fois imprimé, on avait une véritable relation tactile avec la texture, la patine, l'impression d'avoir commis un acte d'un courage insensé et indélébile...

— Papier ou digital, ce qui compte c'est que tes articles sont excellents, et c'est ça l'essentiel. D'ailleurs, en parlant de papier, tu ne devineras jamais...

Une sonnerie discrète sur la console de mon poignet me distrait un instant et je lis rapidement le message qui défile sur le petit écran.

« Tu sais ce qu'il te faut vraiment Nina ? dis-je un demi-sourire aux lèvres.

— Oui, des vacances ! lance-elle, allègre.

— Exactement ! Prépare tes affaires, on part ce vendredi ! »

\*

Le planeur pour Buenos Aires est effilé comme un avion de papier et est propulsé trois jours plus tard de l'aéroport JFK. Une fois dans la stratosphère, le trajet n'est plus qu'un long vol plané durant une dizaine d'heures en suivant les courants. Nous avons pris de quoi lire sur nos *Papers*. Nina a opté pour 'La ménagerie d'aluminium', une version certifiée d'un recueil de nouvelles d'un auteur américano-chinois; quant à moi, mon choix se porte sur une novelette intitulée 'Notre-Dame de Fukushima', par un auteur russe inconnu, que je soupçonne d'ailleurs d'être un plagiat.

Il fait bon à Buenos Aires à cette époque de l'année - les touristes ont délaissé Cancún et ses chaleurs infernales pour la Patagonie, plus fraîche, à l'air respirable. La capitale du Canton argentin fait donc souvent office de halte appréciée. Nous remontons le quartier de la *Recoleta* en autotaxi.

## XXXVI

L'odeur des *asado* et du *chimichurri* emplit les rues, la viande ici est encore *tax free*.

La voix digitale de l'autotaxi nous présente tour à tour les anciens centres culturels, les musées reconvertis en salles de loisirs et l'ancienne bibliothèque nationale de l'ex-république d'Argentine. Nous nous arrêtons dans la rue Santa Fe, devant la magnifique façade de l'*Ateneo*, qui fut tour à tour un théâtre, un cinéma, puis une des plus belles librairies du monde.

Depuis la disparition du livre 'physique', le lieu est géré par une fondation dont la mission est de conserver les ouvrages rares. Plusieurs incunables, ouvrages exceptionnels imprimés avant le 16<sup>e</sup> siècle et tirés à très peu d'exemplaires, y sont d'ailleurs conservés.

Nous pénétrons dans l'ancien théâtre par la grande porte et sommes immédiatement impressionnés par le côté baroque de l'édifice. Une grande scène abrite de nombreux fauteuils et des étagères emplies de milliers de livres parcourent toutes les coursives, de même que l'ancien parterre où naguère des sièges de cinéma devaient accueillir des spectateurs. De magnifiques fresques au plafond embellissent le lieu. Le chant lancinant de Carlos Gardel, l'odeur des vieilles cigarettes, la ferveur des danseurs de tango hantent encore les lieux.

Seule une personne est présente, assise à une table de lecture, le nez enfoncé dans un vieil ouvrage papier. L'homme ne lève pas la tête à notre approche. Je prends le temps de le détailler. Trapu, âgé, le crâne dégarni, un double menton, le visage parcheminé, il est habillé dans des vêtements du siècle passé, gilet et pantalon de velours côtelé. Ses yeux sont deux fentes surmontées de paupières lourdes habillées de lunettes antiques - des lunettes que j'ai déjà vues il n'y a pas si longtemps que ça, dans une bibliothèque en feu.

Je m'apprête à lui tendre la main lorsque je remarque un effilement bleuté courant de sa tête à sa hanche. Je pense d'abord à un laser mais l'angle me semble trop incertain. J'avance la main et celle-ci traverse le corps dont je comprends immédiatement qu'il s'agit d'un hologramme.

« Il n'apprécie guère d'être dérangé quand il travaille. »

Une voix féminine, âcre, au chuintement caractéristique argentin se fait entendre derrière nous. Nina et moi nous retournons en même temps.

« Soyez le bienvenu monsieur Hainard. Vous aussi madame Carmagnani. Vous avez déjà rencontré mon père, le poète Octávio Oliveira Espuleda. Je vous en prie, appelez-moi Isabel. »

Nina me jette un regard en coin. Isabel Espuleda est une femme âgée, maigre et élancée. Des taches de vieillesse parsèment son visage et ses mains. Ses cheveux courts sont d'un blanc immaculé et font d'autant ressortir ses yeux gris laiteux.

« Je vous prie d'excuser le désordre, dit-elle, en désignant les piles de livres entassés dans le théâtre, d'une part le classement s'avère épuisant, d'autre part, il n'y a simplement plus d'argent public pour la conservation

## XXXVII

des livres.

— En effet, c'est presque un sacerdoce de préserver ces œuvres, dis-je, courbant la tête dans un geste de respect. Et à quel 'travail' exactement s'adonne votre père ?

— Il modifie. Il adapte. Il corrige. Des livres, évidemment. »

Je m'étrangle presque en entendant ses derniers mots.

« Votre 'père', ou plutôt ce... bot, s'adonne à la création de fakebooks ? J'ai de la peine à comprendre... »

— C'est un peu plus compliqué que cela... Avez-vous amené la page des *feuilles mortes* comme il vous l'a demandé ?

— Oui. Mais avant de vous la montrer, j'aimerais voir le livre. Je crois comprendre que vous l'avez ici, en votre possession... »

Isabel Espuleda nous entraîne à travers le bâtiment jusqu'à une série d'étagères dédiées à la littérature latino-américaine moderne. Les ouvrages de Cortázar, Sábato, Neruda, ou encore Borges côtoient Garcia Marquez et Sepúlveda. Sachant exactement où se rendre, la femme retire avec soin un ouvrage brunâtre de la rangée de livres. *Les feuilles mortes*. Elle parcourt rapidement les pages une à une pour s'arrêter en page vingt-trois - la page du poème manque. Je sors la feuille de son enveloppe, elle s'ajuste parfaitement.

« Ce livre est le testament politique de mon père », dit Isabel Espuleda. Je digère cette phrase tandis que nous nous asseyons dans un petit salon austère du rez-de-chaussée; Isabel Espuleda nous offre du café. Au mur, je reconnais un tableau de Botero, ou plutôt un facsimilé - ce que je soupçonne en réalité être la création d'une IA sur la base de toutes les œuvres antérieures du peintre colombien.

« Si seulement vous l'aviez connu de son vivant... Un homme lettré, un révolutionnaire, un homme de paix et d'écologie, un anarchiste. Un homme complexe... et comme tous ceux que les idéaux dévorent, c'était aussi un monstre. »

L'hologramme de Octávio Oliveira Espuleda pénètre la pièce à son tour d'une démarche nonchalante et prend place dans un des fauteuils bergère en tissu vert, accolé à une fenêtre ornée de barreaux en fer forgé. Les rayons du soleil semblent lui passer au travers ce qui lui donne un aspect évanescent, comme s'il cherchait à dessein à utiliser les rais de lumière pour disparaître à notre vue.

« Mon père est l'un des principaux artisans des événements qui précipitèrent l'Amérique latine dans la guerre civile », articule Isabel Espuleda en regardant l'hologramme. Il faisait partie d'un mouvement politique extrémiste dont l'objectif était d'abattre les gouvernements du Continent et d'instaurer un directorat démocratique. C'était un groupe de jeunes idéalistes, émanant de différents milieux, pour beaucoup intellectuels. Ils s'appelaient tous *camarades* entre eux, se revendiquaient

## XXXVIII

de Simon Bolivar, et rêvaient d'une Amérique latine fédérale, sociale et écologique unissant les différents peuples sous une seule bannière. Il y avait beaucoup d'idéalisme et de naïveté chez eux alors. »

Octávio Oliveira Espuleda sourit doucement et retire ses lunettes qu'il fait mine de nettoyer à l'aide d'un mouchoir. Puis, nous toisant, s'exprime avec un accent latin prononcé :

« Il y a une limite à la théorie politique, chuchote-il doucement, le son de sa voix grave provenant de plusieurs transducteurs électroacoustiques miniatures répartis dans la pièce. Pour éveiller les consciences, pour que la population se soulève, nous n'avons pas eu d'autre choix que de délaisser nos réflexions intellectuelles et nous tourner vers d'autres formes d'expression.

— Il faut parler franchement. Vous vous êtes perdus dans un crescendo d'excès et d'impétuosité, intervient Isabel Espuleda. Vous avez dérivé et êtes peu à peu devenus des agents de mort et de destruction !

— C'est la malédiction des causes nobles », coupe l'hologramme d'Octávio, nous regardant tour-à-tour Nina puis moi-même, d'un air résigné, presque détaché.

Le silence tombe un instant sur la pièce. Je sens poindre une tension sourde, étrange - j'essaie de réfléchir vite, de comprendre la nature de la relation entre la fille et le facsimilé qui lui sert de père. Le regard de Nina m'informe qu'elle se pose le même type de questions. Octávio Oliveira Espuleda fait mine de prendre une longue inspiration, puis enchaîne :

« Nous étions trop petits pour nous en prendre frontalement aux gouvernements. On a donc commencé par harceler les grands propriétaires terriens. On a utilisé toutes sortes de subterfuges novateurs - si vous saviez comme on était créatifs ! On a fait éclater des barrages entiers en accélérant la croissance des tumeurs bétonneuses; on a contaminé des nappes phréatiques, créé des maladies qui ont envahi les cultures, inoculé des virus aux troupeaux...

— Vous êtes responsables de la mort de milliers de personnes, interjette calmement Isabel.

— Oui, ça; et responsables également d'une crise économique majeure qui a aussi détruit les hôpitaux, les écoles... Mais n'allez pas croire que c'étaient des enfants de cœur en face. En représailles on a eu droit à notre lot d'enlèvements nocturnes, de tortures et de meurtres... Dans les campagnes, des villages entiers suspectés d'abriter nos sympathisants furent rasés et leurs habitants portés disparus... J'ai perdu beaucoup d'amis ainsi. Mais ce travail de sape a porté ses fruits et la population est peu à peu devenue mûre pour l'insurrection. Nous avons une chance réelle de gagner cette guerre et nous l'avons saisie. »

Isabel Espuleda se lève et fait quelques pas dans la pièce. Elle toise le

## XXXIX

duplicata numérique de son père qui en retour la regarde placidement. Puis elle se retourne vers nous et d'une voix très douce continue.

« Le moment de bascule, celui qui véritablement a fait chuter les autocrates, a été l'été 69, lorsqu'Octávio et les siens ont commencé à mettre le feu aux arbres. *La guerre des puits de carbone* est un doux euphémisme qui ne traduit pas l'étendue de la tragédie que cela a été. Le continent s'est mué en gigantesque brasier dont les fumées se sont étendues par-delà les océans. Les satellites sont devenus aveugles. L'économie entière du Continent s'est écroulée. Les pays ont plongé tête baissée dans le chaos et la guerre civile intégrale.

— Oui, c'était à la fois terrible et magnifique, enchaîne l'hologramme. Tout poète que je suis, je n'ai jamais su trouver les mots. Mais cela a permis de soulever les masses, et rien, aucun gouvernement, aucune dictature ne peut résister au flot des peuples. Les autocrates ont abdiqué, ont fui ou ont été exécutés; nous avons instauré un comité directeur provisoire en vue d'élaborer la gouvernance d'un État fédéral et démocratique. Nous avons changé le cours de l'histoire. »

Dans sa voix modulée, je distingue un mélange de fierté, d'amertume, de nostalgie. J'ai l'impression d'être projeté au milieu d'un roman de Gabriel García Márquez, d'être le témoin - ou le spectateur du moins - d'une scène au parfum de *réalisme technomagique*, du type qui méconnaît volontairement la frontière entre rêve, technologie et réalité.

« Tu prétends avoir changé le cours de l'histoire, Octávio, mon cher père, lance Isabel, dans une posture de réquisitoire, mais était-ce vraiment pour le mieux ? Ce directoire a hérité d'un continent détruit, menaçant de sombrer dans l'extrême pauvreté et l'anarchie la plus totale. La Junte a dû mettre de côté ses idéaux et, devant l'urgence, s'est elle-même muée en entité dictatoriale, similaire à toutes celles qu'elle prétendait combattre ! »

Un léger voile pourpre s'était déposé sur le visage de la femme, dont la colère était de plus en plus perceptible. Je tente d'intervenir à mon tour dans la conversation mais elle me coupe instantanément la parole d'un geste brusque de la main.

« Et afin d'affermir son emprise, la junte s'est lancée dans le projet de remodeler l'histoire à son avantage ! Elle a d'ailleurs été l'une des premières organisations à faire usage d'algorithmes de bien-pensance », dit-elle. Puis désignant Octávio de la main et nous prenant à parti :

« Mon père a participé à cette mascarade, et a été l'un des artisans de ce programme de remodelage du passé. Mais jusqu'à sa mort il s'est avéré rongé par la honte et la culpabilité de l'entreprise sinistre à laquelle il avait participé...

— Oui, j'ai honte de ce que j'ai fait de mon vivant, c'est vrai. Et je ne

## XL

pouvais pas quitter ce monde sans me confesser. *Les feuilles mortes* est mon testament politique, une repentance couchée sur du papier, un matériaux fait des forêts que j'ai brûlées. Même l'encre est constituée de pétrole brut - issu des milliers de barils que nous avons fait déverser dans le golfe du Mexique. Et chacun de mes anciens acolytes a eu droit à sa page. Celle que vous avez amenée avec vous appartient à un boucher, un écocideaire et un génocidaire, un criminel de guerre parti en exil doré à la fin du conflit. Cette feuille est passée de génération en génération. Je ne suis pas surpris que les héritiers cherchent à récupérer le livre - pour le détruire sans doute, pour le blanchir. »

Nina avait déplié son *Paper* en format A5 et prenait des notes dessus avec un stylet. J'avais quant à moi parcouru distraitement les feuilles mortes durant toute l'explication d'Isabel Espuleda. Il manquait de nombreuses pages. J'y avais lu plusieurs poésies et le contexte derrière leur écriture me donnait froid dans le dos. *Le Vent Mauvais* décrivait les pesticides comme des gaz toxiques décimant les civils innocents. *L'eau jamais ne revint* narrait l'assèchement de la rivière Paraná, dont les courbes de terre craquelée serpentaient du Brésil jusqu'à l'Uruguay ne laissant que misère le long de ses berges. *Biocide* décrivait des enfants buvant l'eau empoisonnée des puits et leur lente agonie, rampant pour rentrer chez eux. Je finis par lever les yeux vers Isabel Espuleda.

« Pourquoi entretenez-vous une intelligence artificielle à l'apparence de votre père, s'il est vraiment ce monstre que vous décrivez ? »

Je me redresse et fais quelques pas. Je cherche à me donner une posture afin de ne pas la laisser esquiver la question. « Et pourquoi lui faites-vous modifier des livres ? Qu'est-ce que vous cherchez à obtenir en faisant ça ?

— Monsieur Hainard, un livre est-il jamais fini ? L'histoire peut-elle vraiment être le fait d'un seul narrateur ? Mon père a vécu avec des remords toute sa vie quant au rôle qu'il a tenu dans cette guerre, mais je ne suis pas certaine que l'on ait le droit de le juger pour autant. L'histoire n'est pas figée; le passé change suivant le regard qui est porté sur lui. En vérité c'est une hérésie de cristalliser un récit sur du papier. Un texte est itératif par définition, il évolue avec les mœurs et la morale d'une époque. L'auteur n'est qu'un ingrédient nécessaire au début de l'écriture - un peu comme une graine - mais une fois l'œuvre libérée dans l'espace public, elle ne lui appartient plus, chacun a le droit - et le devoir même - de s'en emparer, de la transformer et de l'adapter selon sa vision.

J'ai recréé mon père sous la forme de ce bot afin qu'il poursuive la mission inlassable de modifier *les feuilles mortes* ainsi que l'histoire des guerres latines; afin de remettre en question les récits hégémoniques; de décoloniser les interprétations; de mettre en cause la sédimentation historique et que personne ne puisse se prévaloir du monopole de

## XLI

l'histoire. Mon père a droit au repos, non par l'oubli, mais par la reconnaissance de la complexité de sa réalité historique qui n'est rien d'autre que le reflet de la géométrie variable de la mémoire humaine. Falsifier, c'est renforcer l'esprit critique. »

Nina et moi restons un peu interdits. Isabel nous tend l'exemplaire papier des *feuilles mortes*. « Octávio est un être digital sentimental, il est encore bêtement attaché au papier, mais la réalité est que nous n'en avons plus besoin ». Avec un sourire fade elle nous fait comprendre que nous pouvons l'emporter. Elle nous raccompagne alors vers la sortie, et avant de franchir l'imposante porte rotative, j'aperçois encore l'hologramme d'Octávio, immobile entre deux étagères, qui nous observe.

« Vous croyez être entrés dans une bibliothèque mais il n'en est rien », susurre Isabel Espuleda sur le seuil. Vous êtes ici dans un cimetière de livres; je les enterre afin qu'ils puissent enfin commencer à vivre. Et comme tout bon cimetière, on y trouve des fantômes. »

\*

Nina et moi déambulons dans le quartier de San Telmo, le livre d'Octávio à la main. Les maisons basses et les pavés donnent au lieu un air méditerranéen. La rue principale est emplie de monde en raison du marché et nous nous fauflions dans les rues parallèles.

« Au fond, elle n'a pas entièrement tort », me glisse Nina au détour d'un angle de bâtiment. « Toute œuvre est une forme de colonisation de l'esprit, une imposition d'une idée, d'une vision. Parfois je rêverai de n'avoir jamais entendu de musique, vu de films ou lu de livres, afin d'avoir une planche vierge pour pouvoir créer, ne pas me sentir liée à mes prédécesseurs.

— Mais de là à accepter que ton œuvre puisse être altérée par d'autres, il y a quand même un pas...

— Mais est-ce que quand tu écris tu n'es pas déjà en train de t'inspirer d'œuvres antérieures, de plagier une idée, un style, une manière de voir le monde ? Est-ce qu'il est vraiment possible d'être encore original ?

— Ça ferait une histoire formidable en tout cas, peut-être devrais-tu l'écrire ?

— Bonne idée ! Je pourrai l'intituler 'Et brûlent les puits de carbone' et commencer avec la fameuse citation de Borges qui compare le paradis à une grande bibliothèque, qu'en dis-tu ?

— Je te souhaite qu'aucun algorithme ne l'altère et qu'elle soit publiée dans son format original, dis-je, sourire en coin. »

## XLII

*C'est lorsque la nuit tombe et que les honnêtes citoyens dorment que Tristan se met au clavier pour commettre de petits textes d'anticipation. Passionné de sciences, de voyages et de politique, c'est assez naturellement que ces trois thèmes se retrouvent souvent dans ces histoires qui interrogent l'impact des nouvelles technologies sur notre société à venir, et un peu de fantaisie n'y fait jamais de mal.*



# Douze sections

---

**Morgane Guilhem**

*Dans une société où la lecture est surveillée, hiérarchisée et injectée au cerveau selon son rang citoyen, Smith mène une existence docile jusqu'au jour où une enquête anodine fissure l'ordre qu'il servait. Derrière les catalogues contrôlés et les bibliothèques officielles se cache peut-être autre chose : des livres capables de transformer ceux qui les lisent. Entre dystopie politique et vertige littéraire, cette nouvelle tendue interroge la censure, le pouvoir et le prix dangereux de l'éveil.*

Cette nouvelle est dédiée à mon père  
 Qui m'a fait comprendre que lire et liberté  
 Ont plus que quelques lettres en commun.

**D'**UNE PRESSION SUR LE MUR, Smith coupa le son de sa télévision. Jour après jour, c'était la même rengaine : un suicidé par-ci, un suicidé par-là, seul, à deux, en groupe... Les suicidés se succédaient sans qu'on parvienne à établir le moindre point commun entre les victimes, à part lorsqu'elles décidaient de sauter ensemble d'un pont.

L'écran muet se reflétait dans le carré vitré qui faisait office de fenêtre. Aussi, quand il s'approcha pour observer le jour se lever sur le district 451, il eut l'impression de voir un homme s'élancer et se jeter à travers l'ouverture.

Un réflexe absurde le fit regarder en bas, vers le sol éloigné de soixante-dix-huit étages. Bien sûr, nul corps démembré ne constellait les pavés.

Smith se détourna et sortit de son appartement pour se rendre au travail, sans prendre la peine d'éteindre sa télévision qui continuerait pendant plusieurs heures à diffuser l'image de corps s'élançant vers le vide, à raison de onze répétitions par heure, suivant les standards de la boucle informationnelle de la chaîne HalNews.

\*

Après huit heures assis derrière son bureau à éplucher les procès-verbaux des agents de terrain de la Civi, Smith voyait danser des crédits citoyens devant ses yeux. Plus cinq crédits pour cette femme qui avait mis en place une patrouille de quartier, moins quinze pour cet homme dont l'appartement avait servi de lieu d'accueil pour une réunion non autorisée,

## XLIV

plus soixante à ce couple pour avoir aidé au démantèlement d'un réseau de piratage de produits retirés des bibliothèques...

L'esprit saturé de chiffres, il s'apprêtait à plier bagage lorsqu'une notification clignota sur son ordinateur. Il l'aurait bien ignorée, si la Civi n'avait pas eu un système de pistage des employés si performant.

Rien de plus normal pour la plus haute agence de surveillance étatique.

Smith,

*RDV bibliothèque Soma, ouverture semaine passée. Ctrl sécurité + entretien bibliothécaire (HYDE, Arthur).*

*Reporter toute anomalie.*

NOAKES

\*

La bibliothèque Soma était le plus petit bâtiment du district. À peine plus grande que le salon de Smith, elle se composait d'un guichet et de huit terminaux de lecture, quatre de chaque côté. Leurs occupants y faisaient défiler le catalogue en quête d'une nouvelle aventure accessible à leur profil.

Smith, les mains dans les poches, enfila discrètement le doigtier à empreintes qui lui permettrait de se faire passer pour un client lambda. Lorsqu'il posa le doigt sur le lecteur dédié, le profil de W. Dent, 950 crédits citoyens au compteur, s'afficha sur l'écran.

Le bibliothécaire, A. Hyde, d'après son badge, s'approcha.

— Bienvenue, Monsieur... Dent, ajouta-t-il après avoir jeté un regard à l'écran. Je ne crois pas que nous ayons déjà eu le plaisir de vous accueillir en nos murs ?

Smith, que sa position d'usurpateur mettait toujours mal à l'aise, se contenta de secouer la tête.

— Bien. Laissez-moi vous présenter notre offre. Êtes-vous familier du fonctionnement des bibliothèques d'État ?

Une bibliothèque d'État ? Pourquoi Noakes ne l'avait-elle pas précisé dans son message ? Pourquoi diable contrôler une bibliothèque d'État ?

— Je dois avouer que non, j'avais l'habitude de me fournir auprès de votre prédécesseur.

Hyde fit la moue.

— Une sombre affaire que celle-ci... J'espère que vous ne faites pas partie des clients escroqués par ce faussaire. Non ? Bien.

Hyde serra la main de Smith dans un geste qui se voulait réconfortant. Ce qu'il aurait pu être si l'agent de la Civi n'avait pas craint que le vieil homme ne sente la fine couche de son doigtier et ne le démasque.

— Laissez-moi vous présenter notre institution, reprit le bibliothécaire en guidant Smith vers l'un des terminaux qui venait de se libérer. Posez votre annuaire droit ici, voulez-vous ? Bien. Voyez, avec votre très beau quotient citoyen, vous avez accès aux douze sections du catalogue. C'est

## XLV

une de plus que dans les bibliothèques privées, qui n'ont le droit de proposer qu'un catalogue restreint. Et outre cette douzième section, chacun des rayons des autres sections est bien plus fourni que dans votre ancienne bibliothèque.

Sur l'écran, les sections étaient présentées par groupes, en fonction du nombre de points du client connecté.

— Je vois sur votre profil que vous n'avez pas d'enfant : les sections 1 et 2 ne vous intéresseront donc sûrement pas. Mais au vu de votre âge et de votre profession, vous devez être familier de la section 3 et de ses romans d'aventures et d'espionnage, si pittoresques – nous avons d'ailleurs rentré pas plus tard qu'hier toute une collection d'un vieil auteur français, qui pourrait vous plaire. Si vous cherchez quelque chose d'un peu plus exigeant, n'hésitez pas à parcourir les sections 5 et 6 : de la littérature classique, contemporaine, ancrée dans le réel. La section 7 est consacrée à des ouvrages plus populaires et fantaisistes : contes de fées et de dragons, récits d'autres mondes, fabulations en tout genre. Savez-vous qu'ils ont failli être classés avec les deux premières sections ? Mais les études de marché, à l'aube de la création des sections, ont montré un surprenant attachement des lecteurs pour ce genre de littérature. Il faut bien encore quelques rêveurs. Enfin, les sections 8 à 12 sont constituées d'ouvrages administratifs, pratiques et juridiques, qu'un homme de votre qualité saura sans doute apprécier.

Smith prit le contrôle de l'écran et fit mine de farfouiller dans différentes sections lorsqu'il demanda :

— Et après la section 12 ?

— Je vous demande pardon ?

— Votre prédécesseur disait pouvoir proposer davantage de sections.

Le visage de Hyde se ferma.

— De la poudre aux yeux. Vous n'aviez pas accès à plus de onze sections, n'est-ce pas ? Je m'en doutais. De la « frime » si je puis m'exprimer ainsi. Rares sont les lecteurs qui obtiennent un jour l'autorisation de dépasser la section 12. Et aucune bibliothèque privée n'a le droit de distribuer de tels ouvrages. Mais ne craignez donc pas de vous ennuyer : nous avons un catalogue riche de plus de vingt-neuf millions de références !

Le bibliothécaire était convaincant. Et Smith avait fait son travail. Personne ne pourrait lui reprocher d'avoir bâclé son enquête.

Pourtant, au fond de lui, quelque chose le poussa à demander :

— Mais si j'arrivais au bout du catalogue...

— Vingt-neuf millions de références, mon cher, complétées chaque jour par de nouvelles acquisitions, une fois les droits de distribution validés par la Civi !

— Bon, alors, disons... si je me lassais du catalogue actuel... que faudrait-il pour que j'accède aux dernières sections ?

## XLVI

Le bibliothécaire jaugea Smith et lui demanda, sur la réserve :

— Qu'attendriez-vous de ces sections, que vous ne pourriez obtenir d'un catalogue aussi fourni que le nôtre ?

— Peut-être que j'aimerais une expérience plus... profonde.

— Une telle demande est inhabituelle et je ne conseillerais pas de la formuler dans une bibliothèque d'État, Monsieur Dent. Si quelqu'un souhaitait s'aventurer hors du catalogue autorisé, il devrait passer par des canaux non officiels et je ne...

Une alarme retentit au niveau du terminal le plus éloigné du guichet. La femme qui se tenait devant l'écran s'effondra, le corps secoué de convulsions.

Deux officiers de la Civi s'enfoncèrent dans la bibliothèque et l'embarquèrent sans un mot. Ils furent suivis de deux autres agentes. L'une inséra une carte d'accès dans la machine pendant que l'autre s'approchait de Hyde. Le vieil homme lui demanda un instant pour s'adresser à son client :

— Ne vous en faites pas, nos terminaux sont entièrement sécurisés. Nous avons simplement été victimes d'une vilaine tentative de piratage — fort efficacement contrée, vous remarquerez, ajouta-t-il à l'adresse de l'agente de la Civi. Allez donc choisir les trois livres auxquels vous avez droit ce trimestre, pendant que j'échange avec Madame l'officière.

Officière qui lui fit signe de le suivre. Après trois pas, Hyde se retourna vers Smith :

— J'oubliais : lecture instantanée ou expérience originale ?

— Originale.

— Je l'aurais parié ! Comme au bon vieux temps, pas vrai ? Je vous comprends : moi non plus, je ne me ferai jamais à la lecture instantanée. C'est bien quand on veut aller vite, mais cela gâche le plaisir. Recevoir toute cette information d'un coup, c'est trop pour mon vieux crâne. Et quel dommage pour la littérature !

L'officière se racla la gorge.

— Pardon, officière. Allez donc vers ce terminal-ci, ajouta Hyde en pressant le ton. Placez votre annulaire sur le lecteur d'empreintes et la machine reconnaîtra directement votre profil. Vous verrez apparaître à l'écran les meilleures suggestions en fonction de vos précédentes lectures et de celles de nos concitoyens dont le profil est le plus proche du vôtre. Vous ne pourrez pas vous tromper : le monde aura choisi pour vous !

L'officière poussa le vieil homme qui s'excusa platement.

Smith/Dent se connecta au dispositif, choisit trois livres au hasard parmi une liste de dix suggestions dont il oublia aussitôt le titre et suivit les instructions apparues à l'écran. Il sentit la piqûre familière, précédant l'infime courant électrique qui pénétra sa peau avant de traverser son doigt, sa main, de remonter dans son bras, son épaule et de poursuivre sa course à travers ses cervicales. En moins de dix secondes, l'impulsion coutumière

## XLVII

avait atteint son cerveau. Une série de rapides battements incontrôlés agita ses paupières. Les ouvrages étaient téléchargés, il pourrait les consulter quand bon lui semblerait.

Sur le chemin qui le menait à son appartement, Smith tapa son rapport sur son terminal :

*Bibliothèque Soma RAS.*

*Hyde OK. Bonne gestion simulation piratage.*

Il ne parla pas de son initiative concernant la section treize.

Il n'était qu'un agent de base, au sein de la Civi. Personne ne lui demandait de faire du zèle.

\*

Quand il eut fini de vaquer aux tâches quotidiennes inévitables, Smith prit place dans son fauteuil et ferma les yeux. Son annulaire vint se loger dans le renforcement de l'accoudoir qui lui permettait de se connecter à Netbook. L'image mentale du logo de la Civi défila dans son cerveau, accompagnée du jingle habituel. Une fois sur son profil, il put sélectionner l'un des trois titres qu'il avait empruntés.

Les pages du livre commencèrent à défiler dans son cerveau. Les mots s'égrenaient dans son esprit pour y faire naître des idées, des images, des sensations. Smith luttait pour garder les yeux fermés, pour rester concentré sur sa lecture, pour suivre les mots qui s'enchaînaient, ne pas les laisser s'échapper. Il se refusait à appuyer sur « pause ».

Mais, au bout d'une poignée de minutes, il soupira, rouvrit les yeux et se déconnecta.

Ces idées, images et sensations, il les avait déjà expérimentées cent fois. Depuis quelque temps, tous les livres qu'il lisait lui laissaient la même impression de vide.

Son regard se posa sur une photo accrochée au mur. Une photo officielle, celle que l'on offrait à tous les employés de la Civi, une fois leur période probatoire passée.

Sur cette photo, son service. Du moins, tel qu'il était à son arrivée, quinze ans plus tôt. Certains étaient partis à la retraite, d'autres avaient déménagé, un ou deux devaient être morts, à l'heure actuelle.

Et puis, cette femme, Ella.

Ella avait eu accès à la section treize, il s'en souvenait, maintenant.

Elle n'était pas beaucoup plus haut gradée que lui, mais sa participation au démantèlement d'une bibliothèque clandestine de grande ampleur lui avait permis d'obtenir les points qui lui manquaient pour passer au rang de « Citoyenne Premium ».

Smith doutait de se voir un jour confier une telle mission. Ce n'était peut-être pas plus mal, d'ailleurs. Moins d'un mois après sa promotion dans la grande hiérarchie citoyenne, Ella avait été arrêtée pour avoir tenté de télécharger dans le crâne de plusieurs individus un roman réservé aux

## XLVIII

citoyens « Premium + ».

Smith pouvait compter sur les doigts d'une main les « Premium » qu'il avait rencontrés, alors, des « Premium + »... Une demi-poignée d'individus devaient avoir ce titre dans le district, tout au plus. Plus de deux mille points au compteur, obtenus par l'accomplissement d'actes exceptionnels. Eux avaient accès à la légendaire catégorie quatorze. Peut-être même à d'autres. À ce stade, qui pouvait savoir ?

Mais Ella, à vouloir voler trop près du soleil, avait grillé le cerveau de trois personnes, et dix faisaient la queue, destinés à subir le même sort, quand la Civi avait débarqué.

Smith ne l'avait plus jamais revue.

Le nom du livre qu'elle avait tenté d'implanter dans les esprits des pirates – un simple roman, d'après les rumeurs – n'avait jamais été divulgué.

Il voyait encore les images. Ella, au milieu de cette pseudo-bibliothèque, entourée de piles d'objets d'un autre âge, aux couvertures abimées et aux pages jaunies, objets lourds et encombrants, antiquités depuis longtemps disparues des vraies institutions de lecture. Preuve que ces vieilleries n'étaient pas d'une grande utilité, elle avait eu besoin d'un terminal, qu'elle avait trafiqué elle-même, d'après les rapports de la Civi sur lesquels Smith avait mis la main, à l'époque. La Civi y avait saisi des centaines de fichiers de livres piratés.

L'histoire d'Ella n'était pas isolée. Sur toute la surface de l'île, et au-delà, peut-être, l'histoire se terminait toujours de la même façon.

Smith se demandait quel livre valait la peine de prendre de pareils risques.

\*

Lorsque Smith s'assit à son bureau, le lendemain matin, il lui fallut quelques instants avant d'arrêter de fixer bêtement le logo de la Civi sur son écran d'ordinateur. Il avait traversé la ville dans un demi-brouillard, après une nuit d'insomnie comme il en avait rarement vécu.

Il avait bien essayé de parcourir les deux autres livres qu'il avait empruntés, mais il n'avait fait que rencontrer encore la même lassitude. Malgré l'ensemble des ouvrages disponibles, savoir qu'il y en avait d'autres, quelque part, encryptés sur des fichiers qui lui étaient inaccessibles, lui était insupportable. Il était un bon citoyen, un employé respectable. Pourquoi lui refusait-on quelque chose d'aussi simple ?

*Ding ding.*

Une alerte sur son ordinateur le rappela à l'ordre. Il était temps de commencer le travail.

Smith se connecta au réseau sécurisé et regarda les dossiers qui lui avaient été assignés. Ils se ressemblaient tous. Toujours une histoire de points à ajouter ou à retirer, de citoyens rétrogradés à un rang inférieur, parfois – rarement – récompensés d'un passage au grade supérieur.

## XLIX

Et puis, au milieu, un dossier étrange, accompagné d'une note lacunaire :  
Smize,

*Instruire dossier Clarke ASAP. Confidentialité maximale. Agent p-ê impliqué. Lien  
Hyde.*

NOAKES.

« Smize. »

Ce dossier ne lui était pas destiné. Une vulgaire erreur de saisie et voilà qu'il se retrouvait dans une position fort désagréable. Le plus prudent était d'effacer le dossier, de faire comme s'il ne lui était pas parvenu. Ne pas le transférer, ça, non. Ce serait donner la preuve qu'il l'avait ouvert, bien malgré lui.

Cela dit, si qui que ce soit venait à le lui reprocher, il lui suffirait de dire qu'il pensait que sa supérieure avait simplement écorché son nom. Ce ne serait pas la première fois. On lui avait confié une mission la veille, qui concernait justement un homme du nom de Hyde. D'ailleurs, était-ce une coïncidence ?

Il lui fallait en avoir le cœur net.

Smith se plongeait dans le dossier, regardant par-dessus son épaule si souvent qu'il en perdait le fil. Quand son œil accrocha le nom de Hyde, cependant, le dossier retint enfin toute son attention. En apparence, le bibliothécaire n'était accusé de rien. Mais, depuis la création de la Civi, tout le monde savait que l'exemplarité d'une personne ne pouvait pleinement s'apprécier qu'au regard de ses relations. Et de ce point de vue, Hyde était loin d'être exemplaire.

Smith en apprit beaucoup sur le vieil homme alors qu'il épluchait les quarante-deux pages de son dossier. Il apprit surtout que le mari du bibliothécaire était retenu depuis la veille au soir à l'endroit même où il était en train de décortiquer son dossier. Six étages plus bas, à vrai dire. Au vu de ses chefs d'accusation, Smith se demanda comment la Civi avait fait pour passer à côté pendant si longtemps. Le vieillard avait visiblement déterré une foule d'informations sur des ouvrages hautement subversifs.

Hyde, avec son expertise, y était-il pour quelque chose ? D'après lui, son mari était simplement un passionné de littérature qui ne s'était pas rendu compte de la gravité de ses recherches.

Une notification s'afficha sur l'écran de l'agent de la Civi :

*Smize,*

*RDV étage -1 immédiatement. Interrogatoire Hyde salle 3.*

NOAKES

Un bloc de glace se forma dans l'estomac de Smith. Il ne pouvait pas y aller, bien sûr. Les gardes ne laisseraient pas passer un médiocre employé de bureau tel que lui. Smize devait être quelqu'un d'important, si Noakes le chargeait des interrogatoires. Surtout ceux de la salle 3.

Smith allait effacer le message, quand il jeta un œil sur sa poitrine. Si l'employé du -1 n'était pas trop regardant, cela pourrait passer...

## L

\*

Fou. Il était complètement fou.

4<sup>e</sup> étage.

Dans moins de deux minutes, il finirait, au choix, au fond d'une cellule, roué de coups ou criblé de balles.

3<sup>e</sup> étage.

Cela n'avait aucun sens. Il pouvait encore appuyer sur le bouton pour remonter. Ce serait bien plus prudent.

2<sup>e</sup> étage.

Qu'est-ce qu'il faisait chaud, dans cet ascenseur.

1<sup>er</sup> étage.

*Remonte maintenant, imbécile.*

Rez-de-chaussée.

*C'est ta dernière chance. Qu'est-ce que tu attends ?*

— I

— Badge, intima le garde en faction à la sortie de l'ascenseur.

D'une main qu'il espérait plus ferme qu'elle ne devait l'être, Smith tendit le badge accroché à son cou, son pouce posé sur les dernières lettres.

— Salle 3, indiqua le garde en cochant quelque chose sur son registre.

Smith avança dans le couloir avec l'assurance de quelqu'un qui savait où trouver la salle 3. Il tourna à l'angle et, lorsqu'il fut sûr que personne ne l'observait, s'écroula contre le mur, luttant pour reprendre son souffle, le corps parcouru de frissons.

Relevant la tête, il vit qu'il s'était arrêté en face de la salle 3. Il regarda autour de lui et entra dans la pièce sombre, seulement éclairée de quelques touches de leur verdâtre. Lorsqu'il referma la porte, les lumières s'allumèrent et Smith eut un mouvement de recul qui lui fit cogner la tête contre le mur.

Sur un lit de fer, un vieil homme, le visage contusionné, était relié à une machine par un respirateur et de multiples tubes. Dans son bras gauche, une perfusion distribuait un liquide transparent. Sa main droite pendait hors du lit. Son annulaire était connecté à un long câble relié à un terminal miniature, posé sur une table blanche.

— C'est donc pour ça que vous êtes venu à la bibliothèque hier.

Smith sursauta et remarqua Hyde dans un coin de la pièce. L'homme avait vieilli de dix ans en une nuit.

— Et moi qui avais cru détecter en vous un esprit curieux. Un instant, j'ai cru que vous souhaitiez réellement découvrir ce que les autrices et les auteurs de ce monde avaient à nous offrir, et que vos semblables souhaitent tant nous cacher. Vous rendez-vous compte que votre système est si fragile qu'il ne faut que quelques mots pour le faire trembler ?

Le bibliothécaire se rapprocha du vieillard allongé sur le lit et prit sa

## L

main dans la sienne.

Smith repéra alors quelque chose d'étrange sur le terminal. Quelque chose qui ressemblait à un cerveau humain, dont de multiples zones brillaient, clignotaient, semblaient tenter de se rejoindre.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Vous comptez me poser les mêmes questions qu'à lui ? Il vous a déjà répondu. Allez-y, mettez-moi dans le même état. Vous n'obtiendrez pas des réponses différentes de celles qu'il a données à vos collègues.

La mâchoire d'Hyde tremblait, mais sa voix restait ferme.

— Quelques traces mémorielles valent-elles la mort d'un homme ?

— Je ne suis pas comme eux.

— Peuh ! cracha Hyde.

— Je ne devrais pas être ici.

— Vous faites du zèle ?

— Je ne devrais pas être ici, car je ne suis pas censé savoir que *vous* êtes ici. Pas plus que lui. Je ne sais pas combien de temps il leur faudra avant de se rendre compte qu'ils ont envoyé le mauvais agent. J'aurais pu le leur dire. J'aurais pu leur dire que je ne suis pas un Interrogateur, que je suis un simple employé de bureau. Tout comme j'aurais pu leur dire qu'hier, vous étiez près de m'expliquer comment accéder à la section 13.

Hyde sera plus fort la main de son mari.

— Qu'est-ce qui me prouve que vous ne l'avez pas fait ?

— Vous n'êtes pas dans le même état que lui.

Le bibliothécaire retint un sanglot. Il jaugea Smith, puis se pencha pour déposer un baiser sur les lèvres tuméfiées de son époux.

— Accepteriez-vous de me prêter votre badge, Monsieur Dent ?

— Smith. Tenez, répondit-il en lui tendant le morceau de plastique.

Hyde passa le badge devant le terminal, qui émit un léger bip. Il hésita un instant, puis effleura le bouton « off ». Le respirateur cracha un dernier souffle et s'éteignit.

— Qu'est-ce que vous faites ? s'alarma Smith.

— Ils ne doivent pas savoir.

Le bibliothécaire rendit son badge à Smith et s'assit sur le bord du lit, les deux mains entourant celles de son époux, les mâchoires contractées pour étouffer le cri qui menaçait de s'échapper de sa gorge.

— Le temps presse, Monsieur Smith. Ils détecteront vite que le respirateur a été éteint. Peut-être seront-ils même capables de savoir quel agent a lancé la commande.

Le regard de Smith se voila.

— Vous m'avez condamné.

— Vous étiez condamné au jour de votre naissance, comme nous tous. Nous avons laissé s'installer ce régime. Peut-être ne méritons-nous pas mieux.

Smith se dirigea vers la porte, bien décidé à s'enfuir avant l'arrivée de

## LII

Noakes et de ses sbires. La voix du bibliothécaire l'arrêta :

— Allez voir Ella, dans le district 2001.

— Ella ?

— Vous voulez comprendre comment on en est arrivés là ? Allez la voir. Qui sait ? Peut-être pourra-t-elle vous sauver.

\*

Smith connaissait mal cette partie de l'île. Plus il s'enfonçait dans ses entrailles, plus elle devenait sombre, terne, sale. Quand le district 451 tutoyait le ciel, ces quartiers semblaient vouloir s'enfoncer de plus en plus bas dans les profondeurs de la Terre. Tout ici avait la couleur de la pierre et de la boue, bien loin de la pure transparence du verre et de l'éclat du métal des tours démesurées auxquelles il était habitué. Une odeur rance lui faisait plisser le nez et, plus d'une fois, il dut retenir un haut-le-cœur.

Au bout de près de deux heures à vagabonder dans des rues plus sombres et plus sales les unes que les autres, Smith arriva devant un bâtiment de brique au toit de tôle ondulée, taché de rouille, troué par endroits. Il poussa la porte qui hurla sur ses gonds, lui vrillant les tympan.

Il pénétra dans une vaste pièce aveugle, éclairée par des appliques dépareillées, à la lueur incertaine. Où que se posât son regard, il se heurtait à d'immenses piles instables de livres anciens, des tours infranchissables et branlantes, menaçant de s'écrouler d'un instant à l'autre. Certains ouvrages, à la couverture souillée – quand ils en avaient une – étaient suspendus au plafond par des harnais.

— Ici, on ne range pas l'imagination dans des cases.

Smith sursauta. Il avança pour distinguer, dans le fond de la salle, une femme qu'il n'avait pas vue en entrant.

— Tu cherches quelque chose en particulier ? demanda-t-elle.

L'homme hésita un instant. Il se retourna vers les piles de livres vacillantes.

— Prends ton temps.

Il connaissait cette voix.

Sans cette voix, il ne l'aurait jamais reconnue.

Le visage d'Ella était couturé de cicatrices. Une partie semblait avoir été brûlée et l'un de ses yeux était étrangement fixe. Elle tendit la main vers lui et il remarqua que l'annulaire de sa main droite avait été tranché.

Il recula et heurta une pile de livres qui s'effondra.

Il voulait sortir de cette pièce.

Immédiatement.

Le souffle court, il tentait de regagner la sortie, se faufilant entre des piles plus hautes que lui, évitant les livres qui pendaient au plafond. Comme il avait pris sur la gauche, son chemin initial barré par les livres effondrés, il

## LIII

passa devant une pièce minuscule, d'où s'élevait une faible lueur.

Ella l'avait rejoint.

— Je ne suis pas étonnée de te voir ici, Smith.

Il leva les yeux vers elle.

— Ça t'a pris plus de temps que je pensais. Qu'est-ce qui t'a décidé ? Sa voix était rauque quand il lui répondit.

— Hyde.

— Ah. Le vieux a enfin réussi à s'installer au cœur du système ? Elle est belle, sa bibliothèque « contrôlée » ?

— Ils ont eu son mari.

Le sourire d'Ella s'éteignit en même temps que la lueur dans son regard.

— T'es là pourquoi ? demanda-t-elle, soupçonneuse.

— Pour comprendre.

Ella sourit.

— À quel point t'es dans la merde ?

— Considère que pour eux, je suis déjà mort.

— Traitement de choc, alors.

Elle le poussa vers la petite salle, dans laquelle un terminal bricolé était en marche. Des hommes et des femmes s'entassaient tout autour, assis à même le sol. Certains souriaient béatement, d'autres avaient la mine défaite, des cernes violacés sous les yeux.

Ella tira un câble de la machine et fit signe à Smith d'approcher.

— Attends, l'interrompit-il. C'est quoi, les traces mémorielles ?

— Ah, fit Ella avec un demi-sourire. C'est une théorie qui vient de chez nous, au départ. Tu vois, d'après Clarke – le mari du vieux –, chaque livre qu'on lit laisse une empreinte particulière sur notre cerveau.

— Une empreinte ?

— Il le remodèle, si tu veux. De façon un peu différente pour chaque personne, mais, en gros, il serait possible de détecter que quelqu'un a lu un livre en particulier.

— Je ne comprends pas.

— D'après Clarke, c'est un peu comme le souvenir qu'on aurait de quelqu'un : personne ne retient exactement les mêmes détails, parce qu'on ne s'attarde pas tous sur les mêmes trucs, et parce que ton expérience, tes sentiments, affectent ta perception. Pourtant, il existe des caractéristiques objectives qui font que si je fouille ton ciboulot, je vais reconnaître certaines traces.

— Et à quoi ça sert ?

— Bah, nous, au départ, ça nous faisait juste marrer. On s'amusait à comparer les tronches de nos caboches avant et après avoir lu certains bouquins. Mais Clarke a fini par comprendre que c'était pas par hasard que certaines zones s'allumaient. Et puis, on a bien vu, au bout d'un moment, qu'on changeait quand on lisait certains trucs. Pas juste là-dedans, ajouta

## LIV

Ella en tapotant sa tempe, mais on changeait *vraiment*. Y'a des choses qu'on comprenait mieux, d'autres qu'on ne comprenait plus. Ou plutôt, qu'on n'acceptait plus.

Elle l'attrapa par le bras et lui montra le câble. Comme il acquiesçait, elle le brancha au terminal.

— Si on avait su qu'ils pourraient l'utiliser contre nous, on aurait bien fermé nos gueules. Avec nos conneries, ils ont compris à quels bouquins on a eu accès et ça nous a foutrement compliqué la tâche.

Smith sursauta quand le câble vint piquer son annulaire. Ella enfonça un bouton sur le moniteur.

— T'es prêt pour un classique ?

— Lequel ?

— Le nom te dira rien. Par les canaux officiels, avec ton profil, t'en aurais sans doute jamais lu ne serait-ce qu'un résumé. Faut être « Citoyen Premium ++ mes ovaires » pour avoir le droit d'en entrapercevoir la couverture.

— Ça va remodeler mon cerveau, à moi aussi ?

— Si t'es pas trop con, y'a de bonnes chances, ouais.

— Et ce n'est pas... risqué ? Je ne vais pas...

— Cramer ?

Smith hocha la tête.

— Pas de risque. Je maîtrise. T'auras peut-être envie de cramer des trucs après, par contre. Prêt ?

Smith acquiesça.

— Alors bonne plongée en 1984, mon gars.

\*

Au petit matin, Smith regagna son appartement.

Pendant près de quatre heures, le livre avait défilé dans son cerveau.

Son esprit avait sauté de mot en mot, d'une idée à l'autre, d'une évidence à la suivante. Tout était si clair, si limpide.

Tout était là.

Il se connecta à son terminal, tapa quelques mots et envoya la transmission via son identifiant de la Civi. Puis il laissa lâcha l'appareil qui tomba au sol.

Il contempla un instant le jour qui se levait sur le district 451. Dans les immenses immeubles en verre, les lumières étaient éteintes. Seule scintillait la lueur naissante du soleil, frappant d'une lumière déjà aveuglante les façades opalescentes des bâtiments.

Des bruits de bottes résonnèrent dans le couloir.

Smith prit une grande inspiration et, alors que les derniers mots de 1984 résonnaient sous son crâne, il s'élança.

## LV

Son corps brisa la fenêtre quand la Civi défonça la porte de son appartement.

Sur l'écran du terminal s'affichait encore cette phrase, qu'il avait transmise à l'ensemble des employés de l'agence.

« L'ignorance c'est [leur] force. »

\*

L'un des derniers jours de mai, Agatha pénétra pour la première fois dans le district 2001.

Elle ne savait pas encore que la femme qu'elle allait rencontrer avait fait partie de la même institution que celle qui l'employait.

Ni que ce qu'elle s'apprêtait à découvrir allait changer sa vie.

© Morgane Guilhem 2026



*Biberonnée aux littératures de l'imaginaire, Morgane aime découvrir créatures merveilleuses ou cauchemardesques, humains nobles ou décevants, systèmes politiques fascinants ou terrifiants... Toutes ces ouvertures sur d'autres mondes qui, souvent, en disent long sur le nôtre.*

*Elle a pris ses plus belles claques littéraires dans les genres. Alors, quand il fut temps d'écrire, c'est vers eux qu'elle naturellement s'est tournée.*

*Depuis 2021, elle a publié plusieurs nouvelles dans différentes revues et anthologies : chez AOC, La Clef d'argent, Galaxies, Le Lufhunger Club et Imaj'nère, ainsi qu'une nouvelle au format podcast pour un appel à écriture des Utopiales.*

# Sylla

**Jérémie Moëne-Loccoz,**

*Quand Sylla découvre qu'aucune œuvre de fiction nouvelle n'a été produite depuis près d'un siècle, sa stupeur se transforme en quête. De monde en monde, elle part à la recherche de ce qui fait encore naître les histoires, et peut-être les êtres humains avec elles. Entre science-fiction foisonnante, voyage initiatique et réflexion sur l'imaginaire, cette nouvelle explore avec force ce que devient une civilisation qui perd le goût de raconter — et ce qu'il faut risquer pour le retrouver.*

**S**YLLA INTERROGEA UNE NOUVELLE FOIS LES INDEX de la BUG, la Bibliothèque Universelle de la Guilde. Interfacée en direct avec ces registres immatériels depuis sa bulle de connexion, il lui suffisait de penser une recherche pour en obtenir les résultats dans l'instant.

Dans la catégorie Romans, environ trois cent quarante-huit millions de résultats. Écrit dans les dix dernières années : aucun. Pas davantage dans les vingt ni les trente dernières. Sylla dut remonter à un siècle pour découvrir que le dernier roman référencé datait de l'année 3639, soit il y avait plus de quatre-vingt-douze ans. *Je dois mal m'y prendre, pensa-t-elle.* Elle remplaça le critère "Roman" par "Poésie" puis par "Fiction" et finit par apprendre qu'une pièce de théâtre datée de 3641 était la dernière œuvre recensée. La jeune fille s'acharna encore un moment mais dut finir par se résoudre : aucun ouvrage créatif n'avait été déposé à la BUG depuis des lustres. Cela signifiait très probablement que rien n'avait été produit, la BUG étant la référence pour tous les mondes autoproclamés "civilisés" et leurs quelques cent douze milliards d'individus.

*Des traités de psychologie, des essais s'évertuant à expliquer l'absence d'autres formes de vie intelligentes dans la galaxie ou encore des manuels de pilotage spatial, j'en trouve à la pelle. Pour ce qui est de la créativité en revanche, il faudra repasser. Oui, mais repasser quand ?* songeait-elle.

Certes il lui restait de quoi s'abreuver d'histoires pendant encore quelques siècles, mais tout de même, n'y avait-il pas là quelque chose d'anormal, d'inquiétant même ? Où était passée l'imagination ? Qu'étaient devenus contes et histoires ? Toutes ces questions taraudaient tant la jeune fille qu'elle faillit en oublier son rendez-vous avec sa psycho-IA.

Elle dissipa en toute hâte le pare-feu de sa bulle et fut aussitôt assaillie de questions d'un autre genre par V-Sonia, l'intelligence artificielle en charge de son équilibre psychologique.

## LVII

— Que se passe-t-il ? Pourquoi ne répondais-tu pas à mes appels ? Cela fait près de sept minutes que j'essaie de te contacter. C'est pourtant un sujet que nous avons déjà abordé. Tu dois respecter les autres si tu veux qu'ils te respectent. Et, tenir tes engagements ou être à l'heure à tes rendez-vous, cela fait partie du respect que tu dois aux autres.

Sylla réprima un soupir. Elle avait droit à ce genre d'entrée en matière une fois sur deux. Elle avait envie de répliquer, bien que cela ne fut pas toujours vrai, qu'elle réservait son respect aux êtres de chair et de sang. Ce à quoi V-Sonia aurait répondu que depuis la convention de Venise III les IA, en tant qu'entités libres et responsables, étaient en droit d'exiger les mêmes égards que les humains. Habituellement friande de ce genre de joute intellectuelle, Sylla choisit cette fois de réfréner son tempérament. Au lieu de répondre aux récriminations de V-Sonia, elle lança à brûle-pourpoint :

— Pourquoi les humains n'écrivent-ils plus de livres ?

— L'écriture est tombée en désuétude depuis la démocratisation des bulles de connexion. Qui souhaiterait s'adonner à une activité si épuisante et fastidieuse alors qu'il suffit de se connecter, d'ordonner et de formuler ses idées dans son esprit pour arriver au même résultat avec bien moins d'efforts. Je pensais que tu étais au fait de ces choses-là.

Sylla ne releva pas le ton descendant utilisé par V-Sonia. Elle se contenta de préciser sa pensée :

— Je voulais dire que plus personne n'invente des histoires, de la fiction. Même la poésie et le théâtre sont des arts disparus. Il est même impossible de trouver une copie physique d'un livre. Je n'en ai jamais vue. Je n'en connais que des images, des représentations virtuelles.

— La Guilde n'a pas à s'encombrer de volumes poussiéreux, sensibles à l'humidité, à la chaleur, constituant un risque permanent d'incendie. Et tu n'imagines pas l'espace qu'occuperait une bibliothèque de ce genre ! Déjà que l'on se marche dessus dans les habitats.

Pour une entité confinée au réseau, V-Sonia émettait des protestations pour le moins surprenantes. Sylla commençait à perdre patience. Il lui semblait que l'IA, habituellement si prompte à la comprendre, même à demi-mot, s'obstinait à ne pas vouloir saisir le fond de sa pensée. Elle se mit à réfléchir, tandis que la psychologue virtuelle lui vantait les mérites de la lecture moderne, lui fournissait quantités d'explications superflues à propos de la puissance des bulles de connexion, lesquelles permettaient d'absorber un roman en quelques minutes et de choisir son degré d'immersion dans l'histoire, lui offrant la possibilité d'être omniscient ou simple spectateur, de revivre à volonté des passages intenses selon le point de vue des différents protagonistes.

Alors que V-Sonia exposait le cas d'un de ses patients ayant passé plusieurs années à "lire" l'Iliade en adoptant successivement le point de

## LVIII

vue de chacun des personnages, d'Agamemnon à Cassandre, d'Achille à Hélène, du marchand de vin Troyen à l'anonyme soldat grec, Sylla prit une décision. Il fallait qu'elle expose son point de vue à un adulte. Un adulte intelligent et compréhensif, critères excluant sans détour sa mère. Celle-ci, engluée en permanence dans sa bulle, collectionnant les amants "en toute fidélité" comme elle aimait à se vanter auprès de ses amies - toutes aussi virtuelles que ses aventures extra-conjugales - était si compréhensive que Sylla l'appelait le Grand Inquisiteur. Son père, au contraire, était la personne idéale. Suite à la désertion maternelle, il avait pris le rôle de confident de Sylla, toujours prêt à écouter sa fille lui faire part de ses états d'âme d'adolescente de quinze ans.

Gagnée par l'impatience, Sylla supporta à grand peine la fin de la séance avec V-Sonia. Elle se contenta d'opiner aux moments opportuns et de raconter un rêve insipide pour moitié inventé de toutes pièces. A l'instant où l'avatar de la psychologue disparut de la surface de sa bulle, Sylla interrogea le réseau. Elle apprit que son père avait pénétré dans le jardin, il y avait de cela une dizaine de minutes et qu'il n'en était pas sorti depuis. La jeune fille bondit hors du cocon et fonça vers la rampe d'accès au jardin.

En fait de jardin, il s'agissait d'un parc naturel partagé par toute la communauté de High Haven. Vu dans sa globalité, il évoquait une brochette de mochi qui aurait été garnie d'une douzaine de savoureuses boules de riz en rotation sur l'axe de la brochette. On accédait à ces havres de verdure par des tubes gravitationnels reliant chaque résidence au parc, lesquelles étaient réparties sur toute la périphérie des sphères arborées. On "descendait" en pseudo apesanteur, la tête la première, vers cette nature luxuriante pour arriver vers un toboggan en spirale qui venait déposer en douceur le voyageur sur une prairie verdoyante. Pour repartir, une rampe enroulée en hélice autour du toboggan, vous hissait jusqu'au tube pour "remonter" chez vous.

Sylla émergea du toboggan d'un bond gracieux et prit immédiatement la direction du lac Uzima, le "Lac de la Vie et du Bien-Être" que son père aimait tant contempler. Il appréciait particulièrement la beauté délicate du reflet indigo de Kubwa, la géante gazeuse autour de laquelle orbitait leur habitat. Les abords du lac étaient un endroit calme, paisible, propice à la réflexion.

D'après ce que Sylla comprenait de leur société, son père était un original. Il préférait la solitude et le calme de la nature au bourdonnement social dont vibrail incessamment High Haven et son réseau. En ça, Sylla lui ressemblait. C'était d'ailleurs l'une des raisons pour lesquelles sa mère insistait sur l'importance des séances avec V-Sonia.

Sylla n'eut aucun mal à trouver Marcus. L'herbe lui montant jusqu'à mi-cuisses portait encore les traces du passage de son père. Elle le découvrit comme elle s'y attendait, assis sur la grève les bras croisés sur les genoux dans cette posture qu'il affectionnait et qui, selon Sylla, lui donnait des airs

## LIX

d'enfant égaré attendant qu'on vienne le secourir. Elle hésita un instant à perturber sa quiétude. Après quelques minutes, sans se même retourner il dit :

— Viens t'asseoir près de moi.

Sylla eut un hoquet de surprise et vint s'installer à côté de son père. Il passa un bras autour des épaules de sa fille qui s'abandonna contre la poitrine paternelle. Un silence confortable s'installa entre eux. Ce fut elle qui le brisa lorsqu'elle se sentit prête à partager sa découverte. Il l'écouta jusqu'au bout, sans l'interrompre. Quand elle eut fini, il resta pensif un instant avant de déclarer :

— Je pense que tu as raison, c'est une découverte qui n'est pas anodine. Je ne sais pas si nous devons nous en inquiéter mais elle mérite que l'on s'y intéresse.

Il réfléchit un instant.

— Tu dois bientôt songer à ton Écllosion n'est-ce pas ? Tu auras seize ans dans quelques semaines. Est-ce que tu as pensé à ton projet ?

— Euh... non, pas vraiment, répondit Sylla. Elle n'était pas sûre de comprendre où il voulait en venir. En quoi son projet d'Écllosion, censé faire d'elle une adulte accomplie, avait un rapport avec la disparition des ouvrages de fiction ?

— Pourquoi ne profiterais-tu pas de cette occasion pour aller dans les mondes de la Frange voir s'il en est de même ?

— La Frange ! ? Mais ces mondes ne font pas partie de la Guilde ? Ce sont des sauvages qui refusent la technologie. Ils n'ont pas de bulles de connexion, pas de réseau, pas de synthétiseur de nourriture, pas d'IA pour s'occuper des tâches ingrates de la vie de tous les jours. Ils ont même encore des maladies !

— On croirait entendre ta mère ! A t'écouter, il leur manque tellement de choses... Ils doivent bien compenser d'une façon ou d'une autre leur malheur, tu ne crois pas ? Peut-être avec des livres justement, qui sait ? répliqua Marcus dont les yeux s'étaient allumés d'une lueur malicieuse.

Agacée par le ton professoral de son père et encore davantage par la comparaison avec sa mère, Sylla allait répartir vertement lorsqu'elle croisa le regard paternel.

— Tu penses vraiment que c'est une bonne idée ? l'interrogea-t-elle.

— Si tu n'as pas peur de ce que tu pourrais découvrir au cours de ce voyage, alors tu dois y aller.

Elle savait d'instinct qu'il avait raison. Elle comprit aussi qu'elle brûlait de savoir si quelque part, ailleurs, on inventait encore de nouvelles histoires.

— J'irai, finit-elle par dire.

Satisfait, il hocha la tête et se replongea dans la contemplation du lever

## LX

de Kubwa sur le lac.

\*

La planète Yerma offrait un spectacle de désolation absolue. Sa surface était en permanence balayée par des tempêtes de sable corrosif. Seuls quelques micro-organismes y survivaient par un des miracles dont seule la nature à le secret. Survolant la planète à basse altitude pour la troisième fois, Sylla avait eu le temps de se rendre compte que V-Henry, son IA préceptrice, n'avait pas exagéré l'hostilité de ce rocher ocre noyé sous cette poussière ocre flottant dans un ciel ocre. Une monotonie des plus déprimantes caractérisait le paysage. *Ou pour être exact, l'absence de paysage*, songea Sylla.

Enfin, l'IA de pilotage parvint à localiser l'entrée du tunnel recherché et à y faire pénétrer le vaisseau de descente. Quelques minutes plus tard, celui-ci s'amarrait à une baie de débarquement dont le sas mobile vint s'accoler au vaisseau dans un bruit de succion animal totalement déplacé dans cet environnement stérile.

— Pas si stérile, rappela V-Henry à Sylla lorsqu'elle lui avait fait part de son sentiment. Ici sous la surface on trouve de l'eau douce en quantité, un réseau souterrain de rivières serpente à travers la planète. D'innombrables variétés de champignons poussent ici dont le *Fungi Dei* grâce auquel les bulles de connexion ont pu être mises au point. Depuis, nous sommes parvenus à les synthétiser et les colons de la *Guilde* ont abandonné Yerma.

— Oui, je sais tout ça Henry, fit Sylla excédée par le zèle de son professeur. Au revoir Henry.

— Les habitants de ce...

Sylla avait déconnecté l'IA, s'était saisie de son paquetage et avait fui à travers le sas.

\*

Un peu moins d'une semaine plus tard, elle n'avait toujours pas vu l'ombre d'un livre ou d'un quelconque lieu pouvant s'apparenter à une bibliothèque. Pour être honnête, elle n'avait pas vu grand-chose. L'une des seules sources de lumière ici était la lampe qu'elle avait amenée avec elle. L'autre était une certaine variété de champignons phosphorescents diffusant un halo vert maladif. Cet éclairage insuffisant ne permettait même pas de viser juste dans les latrines, Sylla pouvait en témoigner. Elle avait découvert par la suite que l'odeur était un palliatif satisfaisant à l'absence de lumière. Hélas, son odorat ne lui permettait pas d'éviter de percuter les parois des galeries, de trébucher sur des bambins inconscients de sa présence ou, comme le matin même, de tâtonner frénétiquement autour de sa couche à la recherche de ses effets personnels avant de réaliser que

## LXI

durant son sommeil elle avait pivoté de cent quatre-vingts degrés et que ses pieds se trouvaient là où était sa tête au moment du coucher.

Comme si ces désagréments ne suffisaient pas, elle était depuis deux jours seule au sein d'un groupe d'hommes au mutisme inquiétant. Les femmes, parties en cueillette trois jours plus tôt, devaient être de retour le soir même. Elles avaient laissé le soin aux mâles de veiller sur la marmaille hyperactive qui semblait constituer l'ensemble de la jeunesse Yermaine. Lorsqu'elle avait interrogé au sujet de leurs livres un de ces enfants, moins survolté que ses camarades, il lui avait appris qu'ici les histoires se partageaient avec toute la communauté. Aussi Sylla devait-elle attendre la venue des matriarches pour satisfaire sa curiosité. Ignorant si le soir se trouvait à une ou douze heures de là, elle décida de dormir pour que l'attente ne fut pas trop insupportable.

Elle fut réveillée par des conversations animées. On la secoua sans ménagement et, encore ensommeillée, elle fut conduite devant celle qu'on lui présenta comme Mirella, la guide de la communauté.

— Sois la bienvenue parmi nous, jeune fille. Je suis ravie de t'accueillir, nous n'avons pour ainsi dire aucun visiteur sur le rocher perdu qu'est notre planète. Certains d'entre nous étaient réticents à l'idée de laisser une étrangère pénétrer notre intimité, la Guilde n'a pas bonne réputation ici, mais en tant que doyenne, mon opinion a prévalu. J'espère que tu ne me feras pas regretter ma décision.

Sylla était parvenue à recouvrer ses esprits et expliqua la situation à High Haven et à travers toute la Guilde, raison de sa venue sur Yerma.

— Vous ne créez plus ? fit une voix fluette à sa droite.

Se tournant dans ce qu'elle jugeait être la direction de cette voix, Sylla confirma.

— Il semblerait que non. Quand j'ai découvert ça, j'ai eu la sensation qu'un gouffre s'ouvrait en moi et que j'allais y disparaître. Alors j'ai décidé de partir à la recherche de nouvelles histoires. Est-ce que vous avez des livres ? acheva-t-elle d'un ton implorant.

Alors qu'elle sentait un sanglot monter de sa poitrine, Sylla sentit qu'on l'enlaçait. Elle se laissa aller dans des bras fermes, contre une poitrine ample d'où émanait une odeur musquée et puissante mais pas désagréable. L'odeur d'une mère travaillant à nourrir sa famille, une odeur de l'amour maternelle que Sylla n'avait jamais connu. Tout en lui caressant les cheveux Mirella dit :

— Dolores, peux-tu offrir à notre invitée la nourriture qu'elle est venue chercher ? “Jorge, le marchand de feu” par exemple.

— Je pensais plutôt à “La boîte aux vents”, fit la voix qui s'était exprimée plus tôt.

## LXII

— Excellent choix ! Vas-y je t'en prie.

Sylla tendit alors les mains en direction de la voix, s'attendant à recevoir le livre tant désiré. Au lieu de ça, la jeune fille parla. Dans l'obscurité de la salle souterraine, elle raconta "La boîte aux vents", sans la moindre hésitation, d'un timbre clair et riche d'intonations, altérant sa voix au gré des personnages, ménageant des pauses aux instants clés du récit. Sylla se surprenait à retenir son souffle lorsque le héros était en danger et se prit à applaudir lorsqu'il parvint à dompter les vents et à refermer la boîte magique destinée à les contenir. Ce fut la plus belle soirée que Sylla eut jamais passée. Les conteurs se succédèrent, tous aussi talentueux les uns que les autres. Des histoires de vie, de mort, d'amour, de haine, du passé oublié, du futur supposé, du mal, du bien. L'auditoire allait du rire aux larmes, et Sylla se laissa emporter avec eux dans ce tourbillon d'émotions.

Cette communauté, dont les membres avaient à peu de choses près perdu l'usage de la vue, devenue inutile dans cette obscurité permanente, avait construit une tradition orale d'une incroyable richesse. Leur don pour la narration s'était développé de pair avec cette tradition.

Dès leur plus jeune âge, les enfants apprenaient des contes, les adaptaient, les enrichissaient. Leur mémoire ainsi entraînée, ils étaient capables de mémoriser une quantité invraisemblable d'œuvres de fiction. En grandissant, les plus doués étaient envoyés en collecte. Ils allaient de communauté en communauté où, pendant plusieurs mois, ils troquaient les livres qu'ils portaient en eux. Certains partaient s'isoler et revenaient riches de nouveaux livres. Ils prétendaient que la planète leur en avait fait cadeau. Sylla soupçonnait l'existence de quelque champignon psychotrope favorisant la créativité mais garda son opinion pour elle. Enfin, les mariages mixtes entre communautés étaient aussi des occasions de partage d'histoires et source de création intarissable. Sylla s'endormit ce soir-là le cœur gonflé de joie, la tête pleine d'histoires, les oreilles résonnant de mille voix, les lèvres habillées d'un sourire comblé.

Quelques semaines plus tard, elle quittait les méandres des tunnels de Yerma avec bien plus d'histoires et de regrets qu'elle ne l'aurait imaginé.

\*

Sylla avait une nouvelle fois déconnecté V-Henry. Il n'avait cessé de l'assommer d'informations éclectiques à propos de Mutungakore, la planète océan sur laquelle ils étaient arrivés depuis bientôt dix jours. Martin Vertig, l'ambassadeur de la Guilde qui, comme l'exigeait la règle, accompagnait Sylla dans son voyage d'Écllosion, avait identifié une cité flottante de petite taille où l'inimitié envers la toute puissante organisation commerciale qui l'employait était moins marquée qu'ailleurs et devait permettre à la jeune fille un séjour sans trop d'ennuis. L'homme avait

## LXIII

toutefois jugé plus sage pour sa part de rester dans le vaisseau de translation, envoyant Sylla seule à la surface en compagnie de son IA.

Personne n'avait encore adressé la parole à la jeune fille. Une femme sans âge aux yeux délavés et à la peau tannée par le sel et les éléments au point d'évoquer le vieux cuir, l'avait accueillie et conduite en silence dans une cahute. Le logement, fait d'algues sèches tressées sur un faisceau concentrique de ce qui semblait être des fanons, était sommaire. Le mobilier se composait d'un tapis d'algues en guise de lit et d'un coquillage conique, la pointe vers le bas fichée dans le sol. Celui-ci était rempli d'eau douce et un autre coquillage plus petit servait tout à la fois de louche, de tasse, de casserole solaire voire de miroir déformant. C'était là tout le confort dont la jeune fille disposait.

Elle occupait ses journées à la recherche de livres. Bien vite, elle avait renoncé à interroger les locaux. Chez les adultes elle ne récoltait que dédain. Les mieux inclinés envers elle l'ignoraient. Seule la vieille femme lui adressait des sourires édentés, dénués d'intelligence : on avait sans doute choisi à dessein cette pauvre âme simple d'esprit pour la chaperonner. Les enfants quant à eux n'avaient pas le droit de s'approcher d'elle. Elle en avait aperçu un ou deux lui glissant un regard furtif dans l'embrasure d'une porte promptement refermée à son approche, ou l'observant à la dérobée tandis qu'un parent l'éloignait sans ménagement. *J'ai l'impression d'être contagieuse, pensait Sylla Et ma maladie, c'est la Guilde...*

Usée par la vacuité de ses journées et la futilité de ses efforts, elle fut tentée de planter là ces rustres et leurs hypothétiques histoires. "Les histoires ! Mais c'est peut-être ça la clef ?" s'était-elle exclamée. "L'histoire de Mutungakore ?" était intervenu V-Henry "Détectée il y a de cela quatre cent soixante et un an par une sonde ..." avant que Sylla ne le déconnecte. Elle put alors reprendre le fil de ses pensées. N'était-ce pas un conte qui avait comblé le fossé entre elle et les troglodytes de Yerma ? Ces livres, récités par les orateurs experts de cette bibliothèque humaine, avaient effacé pour un temps leurs différences culturelles. Forte de cette conviction, elle prit sa microbulle portable et sortit de la cahute. Le petit objet, de la taille d'une grosse cerise, se plaçait derrière l'oreille, contre le mastoïde et servait à la fois de communicateur avec le vaisseau de translation resté en orbite, d'enregistreur vidéo, audio, olfactif ou gustatif, de diagnostiqueur et encore de dizaines d'autres fonctions plus ou moins utiles.

À force d'écoute, Sylla pensait connaître par cœur "La boîte aux vents" mais préférait s'équiper de sa microbulle pour suppléer à un trou de mémoire. Après quelques minutes à naviguer les venelles aux relents de marée, à enjamber des bassins de conchyliculture et à louvoyer entre des montagnes de filets de pêche, elle arriva sur une petite place cernée sur trois côtés par diverses échoppes. En cette fin de matinée, l'endroit était animé sans être bondé, une situation idéale pour ses besoins. En face d'elle

## LXIV

le quatrième côté de la place donnait sur l'océan infini. Elle s'y dirigea résolument. Arrivée au quai, elle s'assit, les jambes ballantes au-dessus de l'eau et commença son récit à haute voix.

D'abord hésitante, butant sur certaines phrases, mal à l'aise dans cet exercice si nouveau pour elle, elle crut qu'elle serait incapable d'aller plus loin. Toutefois, elle aperçut du coin de l'œil la vieille femme simple qui l'écoutait, un sourire radieux aux lèvres et, à la surprise de Sylla, un pétilllement de plaisir anticipé dans le regard. *Se pourrait-il que...* s'interrogea la jeune fille. Sans aller plus loin dans son questionnement, elle reprit le fil de son livre. A mesure qu'elle racontait l'histoire, elle prenait de l'assurance, aidée par son auditrice qui semblait l'encourager de ses hochements de tête. Bientôt Sylla incarnait ses personnages. Loin de la maestria de la jeune troglodyte de Yerma, sa diction n'en était pas moins convaincante, voire séduisante.

Absorbée par le conte, elle ne s'était pas rendu compte que de plus en plus de personnes s'étaient interrompues dans leurs tâches pour l'écouter. Certains s'approchaient pour mieux entendre, d'autres faisaient signe à leurs camarades de les rejoindre. Quelques bouilles d'enfants étaient même visibles, ici entre les jambes musclées d'un père, là perchées sur un rouleau de corde, toutes suspendues aux lèvres de Sylla. Le livre se termina, Sylla sortit de sa transe, exaltée par l'expérience et découvrit tous ces regards rivés sur elle. La vieille femme se leva alors et poussa un hululement guttural qui fut repris à l'unisson par toute l'assistance.

C'est alors qu'un jeune homme s'approcha. Torse nu comme tous les hommes et la plupart des femmes ici, il arborait fièrement de complexes tatouages qui lui recouvraient les bras ainsi que le sein gauche. D'une petite sacoche accrochée à sa ceinture, il tira un objet que Sylla n'avait encore jamais vu. Son armature en forme de huit supportait un court cylindre sur chacune de ses boucles. D'une pression sur un minuscule levier, le jeune homme en fit émerger une succession de cylindres gigognes de plus en plus petits. Il plaça l'objet sur son nez et le maintint en place par deux branches évoquant des points d'interrogation, glissées derrière ses oreilles. Puis, portant son bras gauche à son visage, il parcourut de l'index ses tatouages et s'arrêta sur celui représentant un garçon aux prises avec une sorte de pieuvre bicéphale. Et il se mit à lire l'histoire de ce combat.

Plus tard, Sylla eut l'occasion d'utiliser ces lunettes-microscopes. Elle put ainsi constater que chaque tatouage que portaient tous les locaux dès l'adolescence, était en vérité un livre. Vus au microscope les traits qui les composaient étaient des mots, des phrases, des chapitres entiers relatant les exploits réels ou imaginaires de celui ou celle qui les portait. Ces hauts-faits étaient largement romancés, épicés de détails fabuleux montés de toutes pièces. Sylla crut comprendre qu'une certaine forme de

## LXV

compétition existait en matière de créativité sans vraiment saisir ce qu'il y avait à y gagner d'autre que les hululements d'approbation de ses pairs.

Certains, le plus souvent les femmes, étaient décorés non pas de romans hauts en couleur mais de paraboles porteuses de leçons de vie, de mises en garde. Elles en devenaient de fait les garantes de la mémoire collective de la communauté. Entre folklore et philosophie, chacun détenait une partie de la culture communautaire. Sylla apprit aussi que la plupart de ces tatouages exceptionnels avaient été réalisés par sa chaperonne. Pour réaliser ces chefs-d'œuvre, elle utilisait de l'encre de Koha, une sorte de mollusque triangulaire omniprésent dans les eaux de Mutungakore.

La jeune fille resta encore plus de trois mois sur la planète océan, le temps pour elle de collecter tous les livres que l'on voulait bien partager avec elle. Elle apprit aussi à lire sans microbulle, en déchiffrant des lettres, des phrases, découvrant ainsi la puissance de son imagination qui, portée par le vecteur des mots, surclassait l'immersion dans les meilleures bulles de connexion.

Avant son départ, la vieille femme l'attira dans sa cahute. Sylla y reçut le plus beau des présents : un tatouage représentant une jeune fille ailée descendue des cieux vers les flots infinis de Mutungakore pour y trouver sa voie.

\*

— Déjà de retour ?” s'étonna Martin Vertig en voyant Sylla apparaître dans la salle commune au centre du vaisseau de translation. Il se détourna un instant de la partie d'échecs qu'il disputait avec l'IA du vaisseau. “Vous avez passé à peine quelques heures à la surface. Auriez-vous par hasard oublié quelque chose ?”

— Programmez la prochaine destination, répondit laconiquement Sylla. Elle s'apprêta à tourner les talons et se força à ajouter “Je vous prie” car après tout, l'ambassadeur n'était pour rien dans sa déconvenue.

Elle quitta la pièce sans un mot de plus et alla s'enfermer dans sa cabine où elle espérait réussir à chasser le désarroi qui l'envahissait. En vain. Si l'on excluait le temps de transfert du vaisseau de translation jusqu'à la surface, elle n'avait pas passé une heure sur Racunar. Ce laps de temps si court avait suffi à lui faire détester cette planète et ses habitants. Si tant est que l'on pouvait qualifier d'habitants ces êtres désincarnés ayant choisi d'abandonner leur enveloppe charnelle au profit d'un cristal mémoire. Des machines à calculer sans le moindre résidu d'humanité, voilà ce qu'étaient devenues ces entités, songea Sylla avec amertume.

Lorsqu'elle avait évoqué la notion d'œuvre créative, elle s'était heurtée

## LXVI

à un mur d'incompréhension. Son interlocuteur coupa court à son récit de "La boîte aux vents" puis dénigra "Danse d'écume" une fable apprise sur Mutungakore. L'histoire d'une vague se liant d'amitié avec un petit garçon n'était pour la machine qu'un élément d'analyse socio-culturel. Quand Sylla avait tenté de transmettre la poésie de cette image, d'expliquer la notion d'allégorie la voix monocorde lui fit cette réponse :

— Je connais toute la poésie humaine écrite depuis l'invention de l'écriture. J'ai même connaissance de poésies issues d'autres civilisations dont votre Guilde ignore jusqu'à l'existence, je n'ai donc rien à en apprendre de vous, homoncule. Votre histoire n'est que fadaïses. Tandis que vous et vos congénères stagnez dans le marasme de vos élucubrations, nous analysons des faits, décortiquons les informations issues de capteurs et de sondes disséminés dans toute la galaxie, essaimons dans des systèmes d'une richesse cosmologique inestimable, systèmes que vous avez délaissés car dénués de mondes "habitables"...

Votre poésie, votre fiction ne sont que des entraves à la science, à la connaissance pure, à la compréhension du tout et de chacune de ses parties. Abandonnez votre quête vaine ou soyez assurés de l'extinction.

Abasourdie, Sylla ne chercha pas à argumenter davantage et retourna au vaisseau de transfert. Le choc avait été tel qu'elle ne songea même pas à faire taire V-Henry pourtant d'une loquacité battant ses propres records. Ce ne fut que l'équilibrage des pressions et l'ouverture automatique du sas du vaisseau de translation qui la tirèrent des brumes de son introspection.

Seule, allongée sur sa couchette, elle se posa à nouveau les mêmes questions. Suis-je en train de faire fausse route ? Sommes-nous à High Haven sur la voie d'une évolution vers la connaissance pure, la compréhension de toute chose ? Sommes-nous destinés à nous défaire de nos attaches corporelles pour atteindre ce niveau de conscience supérieur ? Les livres sont-ils voués à disparaître pour le progrès de l'humanité, comme les peintures rupestres, les danses folkloriques, les costumes traditionnels, les dialectes et autres langues avant eux ?

Elle n'eut pas le loisir de poursuivre ses réflexions. Le champ protecteur de la couchette s'était activé pour le saut vers leur prochaine destination et dans ces conditions la moindre pensée structurée demandait un effort surhumain de concentration. L'esprit vide, elle se laissa alors emporter. "Tel un livre fait de pages blanches sur le fleuve tumultueux de la vie" fut sa dernière pensée, comme une fulgurance avant le néant.

\*

Les déceptions s'enchaînaient pour Sylla. Après Racunar et ses IA

## LXVII

imbues d'elles-mêmes et de leur soi-disant "connaissance pure", le vaisseau de translation avait été pris à parti par des pirates dans l'espace avoisinant Burcad. Ce monde présentait un potentiel incroyable mais il s'en était fallu de peu qu'ils ne finissent vaporisés par les canons à impulsion de forbans naviguant dans deux chasseurs rapides. Martin Vertig et l'IA du vaisseau avaient fait des miracles pour les tirer de ce mauvais pas, réalisant de vraies prouesses de pilotage et quelques manœuvres énergiques dont Sylla garderait un souvenir effrayant.

Vint ensuite Prostacki un monde déconcertant où les seuls centres d'intérêt de la population locale semblaient être chasser, manger, boire une sorte de bière forte couleur de tourbe, dormir et se reproduire. Ils vouaient par ailleurs une haine farouche à toute forme de vêtements. Forte de ses expériences précédentes Sylla avait fait l'effort de venir à leur rencontre, d'aller au-delà des apparences mais elle réalisa bien vite qu'au-delà du moment présent, rien n'avait d'importance pour eux. Leur mémoire se bornait aux aspects pratiques de la vie et à la liste de leurs partenaires sexuels. À quoi bon interroger des hédonistes à propos de livres dont ils n'avaient de toute évidence nul besoin et nul endroit où les dissimuler ? *Au temps pour de nouvelles histoires...* se résigna Sylla en s'éloignant à bord du vaisseau de descente.

Kaligii, en revanche, avait été prometteuse. Accueillis à bras ouverts par un représentant du président en place, on leur fit les honneurs réservés aux dignitaires de haut rang : suite luxueuse dans le plus grandiose des hôtels de la capitale avec une vue spectaculaire sur une marina où, la nuit venue, se reflétaient les mille feux de la ville, repas somptueux servis sur leur terrasse privative, chauffeur-guide et aéro-taxi personnels, le tout agrémenté d'une foule de petites attentions que le temps passé en translation et dans des mondes reculés rendait encore plus appréciables.

La bibliothèque impériale lui avait même été ouverte. Sylla y avait fait sa première rencontre avec des livres en tant qu'objet. Elle y avait passé des jours entiers, à tourner les pages des volumes reliés de cuir avec d'infinies précautions, hypnotisée par leur bruissement, enivrée de l'odeur mêlée de l'encre et du papier.

Hélas l'expérience tourna au vinaigre après qu'elle fut initiée à une toute autre source de littérature. Il s'avérait que le garçon de chambre de leur hôtel était membre d'un groupe se présentant comme une forme de résistance contre le pouvoir en place, du totalitarisme déguisé en démocratie selon lui. Ayant eu vent de l'intérêt de Sylla pour les livres, il lui fit passer - à l'insu du chauffeur-guide et de l'ambassadeur - des ouvrages interdits. Tout d'abord des livres d'histoire décrivant comment la classe dirigeante actuelle aurait construit sa "démocratie" dans le sang, la torture et la déportation. Puis des romans anciens dépeignant une société bien plus libérale et libérée qu'aujourd'hui. Pour finir il lui fit apprendre par

## LXVIII

cœur un code et lui indiqua une série de romans de prime abord insipides, qu'elle pouvait se procurer partout. Munie du code, et avec l'aide de sa microbulle, elle put en extraire le message sous-jacent. Il s'agissait de pamphlets révolutionnaires, de listes de martyres morts ou déportés de s'être opposés au pouvoir en place, d'hymnes en l'honneur de tel ou tel héros ayant fait avancer la Cause.

En dépit de semaines de recherche, d'entretiens avec V-Henry, de questions subtiles à son chauffeur-guide, de conversations à la dérobée avec des serveurs, des commerçants ou les employés de la bibliothèque impériale, elle fut incapable de démêler le vrai du faux. Il semblait qu'ici les livres avaient pour vocation principale la propagande, la révision de faits qui n'avaient pour finir plus rien d'historique ou la dénonciation des exactions d'un groupe par l'autre, le tout à mots couverts, à coups de formules contournées ou de codes alambiqués. *On croirait des fauves qui s'observent en se tournant autour sans qu'aucun n'ait jamais le courage d'attaquer* pensa Sylla consternée.

Écœurée par cette dénaturation du Livre, cette corruption des bibliothèques, Sylla abandonna ces imbéciles à leurs querelles mesquines pour poursuivre sa quête.

\*

Sylla était sur le chemin du retour vers High Haven. Bientôt le champ protecteur allait l'envelopper pour un dernier saut qui la ramènerait à la maison. Elle profita de ces instants de calme pour tenter d'absorber pleinement l'expérience qu'elle avait vécu sur Sango. Elle y avait passé près de six mois et aurait pu y poser ses valises pour n'en jamais repartir tant ce monde l'avait envoûtée.

Durant son séjour elle était allée de communauté en communauté, y recevant partout un accueil d'autant plus chaleureux qu'elle s'efforçait de participer à la vie de ces petits groupes vivant en quasi-autarcie. Travaux aux champs, traite des chèvres, tonte des moutons, un peu de pêche à l'occasion... Elle avait aussi appris à filer la laine, tisser, coudre ses propres vêtements, façonner des poteries, construire une habitation en briques, ériger un pont ou encore cuisiner toute une variété de plats.

Cette existence paisible avait des apparences rudimentaires. En interrogeant les locaux, Sylla avait toutefois découvert que les Musango - comme se nommaient les habitants de cette planète - n'étaient affectés d'aucune maladie. Ils semblaient par ailleurs savoir éviter les baies toxiques et reconnaître les bambarias, tubercules comestibles et savoureux, des chepfus qui leur ressemblaient en tout point mais provoquaient des diarrhées atroces. Cette faculté des Musango apparaissait dès leur plus jeune âge, alors qu'aucune éducation formelle en la matière ne semblait leur être dispensée.

Sylla avait fini par apprendre que sous son apparence rustique, Sango

## LXIX

était une merveille de technologie. On lui avait expliqué qu'outre les modifications génétiques visant à protéger les habitants des maladies, la flore et la faune dans leur ensemble avaient elles aussi été modelées par une intervention extérieure. Ainsi, en saisissant un fruit, une interface se créait entre l'humain et le végétal, dont l'équivalent d'une carte d'identité était transmis dans le cerveau de la personne qui le tenait. Il en allait de même pour les animaux. On savait ainsi par exemple quels poissons consommer, rejetant à l'eau les spécimens encore jeunes et fertiles pour ne manger que ceux dont la mort aurait un impact moindre sur l'espèce. Il devenait également possible de ne cueillir que des fruits parfaitement mûrs, de connaître avec précision de quelle quantité d'eau avaient besoin les haricots ou encore de savoir si une vache était sur le point de mettre bas et comment le veau se présentait, tout cela d'une simple caresse.

Tous ces miracles, inconnus à High Haven, avaient toutefois été éclipsés dans l'esprit de Sylla par ce que lui avait fait découvrir Dzidzisi.

Le jeune homme avait flirté avec elle dès son arrivée dans la communauté de Ruzivo et Sylla, charmée par sa candeur et sa maladresse, s'était prise au jeu. Elle en avait fait son confident et ils avaient passé tous deux de longues heures à errer en forêt, tantôt échangeant à bâtons rompus à propos de leurs mondes respectifs, tantôt goûtant l'apaisant bruissement du vent dans les frondaisons, le murmure d'un ruisseau, la symphonie des oiseaux.

Un jour, Sylla lui avait fait part de son amour des livres et des histoires. Elle lui avait expliqué ce qu'était pour elle l'immersion dans une histoire grâce aux bulles de connexion. Alors que dans un soupir de nostalgie elle s'était mise à déplorer leur absence sur Sango, Dzidzisi l'avait surprise en lui saisissant la main et en l'entraînant vers l'arbre le plus proche. Là, il lui avait adressé un sourire un peu gêné et avait dit en pointant le tronc de sa main libre :

- Voilà un livre.
- Qu'est-ce que tu racontes ? C'est un arbre, rien de plus.
- Ferme les yeux et tu verras.
- Pourquoi est-ce que... ?
- Fais-le s'il te plaît.

Le jeune homme avait pris un air implorant. Attendrie, Sylla s'était prêtée au jeu, sa curiosité piquée malgré elle.

Il ne s'était tout d'abord rien passé. Elle avait préparé un sarcasme acéré lorsqu'elle fut soudainement entourée de coraux multicolores. Elle se trouvait sous l'eau, spectatrice du ballet aquatique d'un banc de poissons coniques aux écailles pourpres, pourvus de courtes nageoires dorsales et de deux nageoires caudales longues comme deux fois leur corps. Le

## LXX

spectacle était d'une beauté à couper le souffle. Brusquement, le banc de poissons s'était dispersé et un couple de créatures était apparu. Le torse humain, la partie inférieure du corps composée de six puissants tentacules, ils avaient semblé se poursuivre, tournoyant en tous sens, plus à l'aise dans l'élément liquide que Sylla ne le serait jamais sur la terre ferme. Le poursuivant avait fini par saisir sa proie et était parvenu à lui enserrer la gorge de ses tentacules. Hors de portée des membres gesticulant de sa victime, l'attaquant prenait un plaisir évident à voir la vie quitter son adversaire. Incapable d'assister plus longtemps à l'agonie de cet être, Sylla avait ouvert les yeux et lâché la main de son ami.

Lorsque Dzidzisi avait senti Sylla se séparer de lui, il avait ouvert les yeux et retiré sa main du tronc. Confus, il avait balbutié :

— Ça ne t'a pas plu ? C'était trop violent c'est ça ? Ah, je suis trop bête, j'aurais dû commencer par quelque chose de moins puissant. Je te demande pardon. Tu n'es pas fâchée ?

Sylla avait secoué la tête. Sa dénégation n'avait guère rasséréiné son compagnon. La jeune fille avait été secouée par l'expérience et son émoi restait visible. Dzidzisi avait alors enserré les mains de Sylla dans les siennes. Elle lui avait adressé en retour un faible sourire et avait tâché de rassurer son ami :

— J'ai été surprise, c'est tout. Je ne m'attendais pas à quelque chose d'aussi réaliste, d'aussi vivant. C'est encore plus intense que nos bulles de connexion !

— On peut ajuster le degré d'immersion tu sais. Pour les enfants par exemple, les histoires leurs sont tout d'abord contées, ils entendent l'arbre dans leur esprit en le touchant. Puis progressivement, ils captent des images, des saynètes... C'est très instinctif, d'un côté comme de l'autre. L'arbre conteur s'adapte à son public autant que le lecteur est capable de choisir le mode du récit. Par habitude j'ai plongé dans l'histoire sans retenue et je t'ai emmenée avec moi...

— Tu voulais m'en mettre plein la vue, c'est ça ? avait lancé Sylla l'air renfrogné.

— Je...tu...me... avait bredouillé Dzidzisi en rougissant jusqu'à la racine des cheveux.

Son amie avait éclaté de rire.

— Je te taquine voyons. En fait, maintenant que je sais à quoi m'attendre, j'aimerais bien connaître la suite de cette histoire.

— C'est vrai ? avait demandé le garçon visiblement soulagé.

Sylla avait hoché vigoureusement la tête.

— Dans ce cas... Dzidzisi avait repris la main de la jeune fille et posé la paume de son autre main sur l'arbre. Ils avaient replongé dans l'histoire.

Le récit terminé, Sylla avait répugné à relâcher la main de son

## LXXI

compagnon, trait d'union entre le monde réel et la fiction. Grisée par cette expérience inédite, elle s'était alors laissée faire quand il l'avait attiré à elle. Elle lui avait rendu avec fougue le baiser qu'il lui avait donné. Ils s'étaient allongés côte-à-côte sur l'humus et là, tendrement, maladroitement, passionnément, après leur escapade dans l'imaginaire ils avaient partagé l'expérience ancestrale, la plus réelle de toutes. Plus tard, repus de leurs corps respectifs, ils avaient repris leur promenade sylvestre.

Dzidzisi lui avait appris à distinguer quelques espèces d'arbre. Certains n'offraient aucune immersion sensorielle, se contentant de lire toujours la même histoire de la même façon. D'autres plus rudimentaires encore faisaient défiler sous les yeux du lecteur les mots et les phrases qu'il fallait lire pour construire soi-même l'univers. Ces livres-là faisaient réfléchir et Sylla avait découvert le plaisir immense que procurait la confrontation de son interprétation avec celle de son compagnon. On n'aurait pu en dire autant de la bouillie prémâchée, des idées préformatées, des conclusions déjà ficelées injectées par les bulles de connexion d'High Haven directement dans le cerveau du "lecteur".

Chaque arbre était porteur d'une histoire différente. Pour certaines espèces, chaque année qui passait venait ajouter aux histoires existantes de nouveaux personnages, de nouvelles péripéties. Cette découverte avait fait prendre conscience à Sylla à quel point ces arbres étaient des êtres vivants avant d'être la somme de leur tronc, branches et feuilles.

D'après Dzidzisi, le créateur de Sango savait que sur le monde d'origine des humains, il fallait abattre des arbres pour fabriquer des livres et, en farouche défenseur de la nature, il avait voulu créer une dynamique qui soit l'antithèse de cette destruction au nom de la création. Ici, planter un arbre c'était donner naissance à une nouvelle histoire. En prendre soin, c'était enrichir cette histoire.

— Nous prenons soin d'eux et en retour ils nourrissent nos esprits autant que nos corps, avait conclu le jeune homme.

— Les Musango écrivent-ils des livres ?

— Non, pourquoi le ferions-nous ? Les arbres font cela bien mieux que nous n'y parviendrions jamais.

— Mais c'est bien un Musango qui a créé ces arbres, qui leur a appris comment écrire.

Le garçon réfléchit un instant à la remarque de Sylla, avant de répondre.

— Il ne s'agissait sans doute pas d'un Musango mais plutôt d'un M'kuru, un être supérieur. Même si nous savons tous d'instinct interagir avec la nature et vivre en parfaite harmonie avec elle, aucun de nous ne sait comment tout cela fonctionne." dit-il en désignant d'un geste circulaire la nature environnante.

Sylla resta pensive un instant avant de reprendre :

## LXXII

— Tu n’as jamais eu envie d’écrire ? D’inventer ta propre histoire ?

— Non, jamais. Et toi ? rétorqua-t-il.

Piquée au vif, elle répondit d’un ton de défi :

— J’y pense justement.

— Et moi je pense à partir un jour faire le tour de Sango et à en escalader toutes les montagnes, répliqua Dzidzisi, un sourire narquois aux lèvres. Mais je sais très bien que ça n’arrivera jamais...

— C’est dommage, ça ferait sans doute une très belle histoire, fit Sylla en se détournant pour masquer les larmes qui lui montaient aux yeux.

La saillie de son ami l’avait profondément blessée, d’autant plus qu’elle avait pris conscience à sa grande surprise que son idée d’écrire un livre n’était pas qu’une simple bravade mais reflétait vraiment ce que son cœur lui dictait.

Un silence gêné s’était installé entre les amants. Dzidzisi avait cherché à renouer le fil de la conversation mais le charme de l’après-midi avait été rompu et ils s’en étaient retournés au village en s’adressant à peine la parole. Le surlendemain, Sylla quittait la communauté et cinq mois plus tard, sa micro bulle de connexion pleine de récits empruntés aux arbres et riche de douzaines de projets de livres, elle quittait la planète. Parvenue à bord du vaisseau de translation, elle avait annoncé à Martin Vertig qu’il était temps pour elle de retourner à High Haven. L’ambassadeur de la Guilde n’avait jamais paru si heureux.

\*

Seule dans le vaisseau de translation Sylla contemplait Kubwa sur l’écran de la console de pilotage. Le vaisseau de descente qui avait ramené Martin Vertig sur High Haven apparut bientôt sur l’image. D’abord un simple point – tache microscopique sur l’indigo de la planète – il grossissait à vue d’œil. L’ambassadeur, trop heureux d’être enfin libéré de ses deux années de chaperonnage, en avait oublié de signer le certificat de réussite du projet d’Écllosion de la jeune fille. Sylla s’en était rendue compte avec détachement. Elle contemplait le document affiché sur l’écran monté dans l’accoudoir de son fauteuil de pilotage et traçait distraitement de la main droite le logo de la Guilde occupant le quart supérieur du feuillet électronique.

Sa main s’arrêta. Trois brefs mouvements de son index envoyèrent le certificat aux oubliettes. En quelques mouvements supplémentaires elle écrivit puis envoya le message qui serait son dernier contact avec High Haven et la Guilde.

— V-Henry ? J’ai bien envie de déguster une fricassée de Koha et de nager au milieu des Aihe, qu’en dis-tu ?

— Les Aihe, sont les plus intelligents des poissons de Mutungakore. Les indigènes prétendent avoir appris d’eux à distinguer les Koha fertiles,

## LXXIII

porteurs d'une poche à encre, des spécimens immatures, impropres à la consommation...

Bercée par la voix monocorde de l'IA préceptrice, Sylla programma leur prochaine destination. Elle espérait, avant qu'ils ne rejoignent le point de translation, avoir le temps de terminer le chapitre du nouveau livre sur lequel elle travaillait.

\*

J'ai arpenté bien des mondes à la recherche de livres, de bibliothèques, d'histoires en tous genres à ramener chez moi. Je me nomme vraiment Sylla, Marcus est bien le nom de mon père, mais aucun habitat nommé High Haven n'orbite autour d'une géante gazeuse au nom improbable de Kubwa. Vous venez de lire une partie de mon premier roman, le premier roman depuis près d'un siècle dans une Guilde à la créativité moribonde, bornée à l'invention de nouvelles lois, de nouvelles façons de les enfreindre sans se faire prendre, de nouveaux châtiments envers les criminels ayant échoué à déjouer ces lois, de nouvelles technologies pour nourrir ce cercle vicieux...

Là d'où je viens, les humains ont bel et bien perdu le goût des livres mais bien plus encore. Car cette disparition n'est qu'un symptôme et non la maladie. Le mal qui ronge les humains de la Guilde c'est leur isolement. Bien qu'entassés dans de minuscules habitats artificiels ou dans des arcologies gigantesques, ils vivent chacun dans leur bulle de connexion une vie dénuée de contacts sociaux, sans souffrance certes, mais sans joie, sans rêves non plus.

Tous les humains que j'ai rencontrés pour lesquels les livres ont encore une importance avaient ceci en commun : ils vivent, souffrent, s'aiment, se détestent, s'entraident, se battent, s'intéressent les uns aux autres, font preuve d'empathie, de jalousie, désirent, rêvent... sont humains tout simplement. La perte des livres, c'est la déshumanisation, l'antichambre avant les "personnalités" à base de zéros et de uns. Qu'est-ce qu'une jeune femme telle que moi peut espérer réaliser, armée de sa seule imagination, face à une société sclérosée, bientôt pétrifiée dans les cristaux mémoires ? Qui voudra lire les milliers de livres que je rapporte ? Et ceux que j'écrirai ? Ne deviendront-ils pas quelques index de plus noyés dans les millions de la BUG ? Je l'ignore mais j'ai le devoir d'essayer. Pour moi, pour ces personnes qui m'ont fait don de leurs histoires tout au long de mon périple, pour mon père.

\*

*"Papa. Tu m'as fait le plus beau et le plus pernicieux des cadeaux : tu m'as ouvert les yeux. Tu l'as fait sciemment, je le sais maintenant et pour ça, je ne sais si je dois te remercier ou te châtier. Ou plutôt, le seul moyen de te remercier - ou de te châtier, à toi de me le dire - sera de te faire vivre et de te partager partout*

## LXXIV

*où j'irai. Tu seras mon plus beau livre, le second. Le premier est joint à ce message. Merci de m'avoir offert ma vie. Je t'aime."*

Marcus leva vers le ciel étoilé son regard embué de larmes. Bien qu'il sût que ce fut impossible, il crut y apercevoir un vaisseau qui quittait le système, emportant avec lui son rêve, sa réussite. Sylla.

© Jérémie Moëgne-Loccoz, 2026



*Ingénieur en informatique qui se serait imaginé astronaute, la littérature de l'imaginaire a été depuis mon enfance le complément alimentaire nécessaire à mon épanouissement.*

*Bercé par Asimov, guidé par Tokien, inspiré par Heinlein, poussé par une multitude d'autres je m'essaye - fort modestement - à leur art qui m'a tant apporté.*

---